

Si-
en-
q

En avant,
quand même !

Les routes soviétiques
sont: les chemins les plus
misérables du monde, et il faut
toute la ténacité du soldat
allemand pour en venir à
bout, quand même !...

Cliché: Klinger-PK.



ARADO AR 196

AVION DE BORD POUR LA
RECONNAISSANCE, LA PRO-
TECTION DES CÔTES ET LA
CHASSE EFFICACE AUX
SOUS-MARINS



ARADO
FLUGZEUGWERKE G.M.B.H. POTSDAM

Signal

Lisez dans le deuxième numéro de septembre

PAGE

La campagne contre l'U.R.S.S.

Pendant deux jours, les chars ont lutté pour s'emparer du pont de chemin de fer d'Ostrog, sur le Goryn..... 12

Les tanks percent la ligne Staline et l'infanterie marche sur leurs traces

Sensationnelles photographies en couleurs de la lutte à l'Est..... 24

Staline envoie des femmes au front..... 18

Deux mondes :

Les Soviets incendent les maisons que les soldats allemands tentent de sauver des flammes..... 28

Et déjà, voici la paix revenue

Un village ukrainien, après sa délivrance par les troupes allemandes..... 6

La lutte contre l'Angleterre :

Sous les yeux de l'ennemi,
les flottilles de dragueurs de mines allemands nettoient la Manche..... 8

La guerre en Afrique :

Les quatre plaies du désert..... 16

Notre grande série d'articles militaires

sur la stratégie :

Quatrième leçon : L'école allemande ou Idée et naissance du grand état-major général..... 11

D'EUROPE :

Le Führer et son Maréchal..... 9

Nouvelles énergies pour l'Europe

Un problème d'aujourd'hui et de demain..... 40

Du Danemark :

La garde lilliputienne de Copenhague..... 26

De France :

Dimanche à Marseille..... 27

Des Etats-Unis d'Amérique :

Roosevelt, empereur du monde ?..... 4

D'ASIE

Indices d'orages en Afghanistan..... 36

Le conte de « Signal »

Avec le chien Scyth, sur la route de l'exil
par Peter Eckard..... 21

*Et bien d'autres illustrations, tant en noir
qu'en couleurs, de tout premier intérêt*



C'était une ville de l'U.R.S.S.

avant le départ des troupes soviétiques. Pas une maison n'est restée. Tout fut livré aux flammes

Clichés : Gronefeld-PK

ROOSEVELT empereur du monde ?

« Signal » commence aujourd'hui la publication d'une série d'articles concernant la politique de Roosevelt. Dans le premier de ceux-ci, il montre comment l'impérialisme du dollar s'est étendu sur le globe tout entier, à la façon des tentacules d'une pieuvre gigantesque. Un second article montrera comment Roosevelt a réussi à insuffler au peuple américain la psychose de guerre. Un troisième article répondra à la question : les États-Unis peuvent-ils dominer le monde ?

IMPERIALISME du dollar vise à l'hégémonie universelle. La Current History est peut-être la meilleure revue politique des États-Unis. Elle publiait récemment, sous le titre « America's destiny », un article de Basil C. Walker. Current History est éditée par le New-York Times et dispose du service d'informations intérieures et extérieures du grand quotidien. Le New-York Times est diffusé dans le monde entier et on connaît ses attaches avec les meilleurs dirigeants de l'économie et de la politique des États-Unis d'Amérique.

« Notre jour est venu »

Voici ce qu'on peut lire dans l'article de Walter :

« Notre tâche est de nous rendre résolument maîtres de la situation et de contraindre les événements à suivre un cours aboutissant à la réalisation d'un monde tel que nous le désirons. La seule paix à laquelle nous soyons intéressés est une « pax americana », telles que le furent jadis la « pax romana » et la « pax britannica »... En venant en aide aux Anglais, nous époumons les forces de notre ennemi mortel... L'histoire de notre Amérique la prépare au rôle qu'elle est appelée à jouer. La situation, sur la terre entière, montre que l'Amérique est la seule nation qui puisse se mettre à la tête du monde, non pour sauver l'Europe ou le système européen, mais pour que l'Amérique, dans l'ère américaine qui va s'ouvrir, dirige, dans le monde entier, le destin de tous les hommes libres. Plus nous hésiterons, plus dure et plus sanglante sera notre tâche. Une prompte décision est aussi la plus raisonnable. Notre jour est venu. Nous devons aller de l'avant, maintenant et sans tarder. »

La célèbre revue mensuelle américaine expose enfin là, avec toute la clarté désirable, ce que veut au fond Roosevelt. Il ne s'agit pas de défendre les démocraties ou l'hémisphère occidental, ni même de se défendre contre les « agresseurs » ; mais l'hégémonie mondiale est tout simplement visée, il est question de la conquête économique et politique du monde entier. En effet, la « pax americana » n'est pas autre chose que la domination de Washington sur la terre, tout comme la « pax britannica » n'a été qu'un vain mot. Et, sous ce mot, se dissimulait un système qui visait à assurer aux intérêts de Londres de vastes parties du globe, en les empêchant de poursuivre, avec une juste compréhension, l'évolution de leurs propres intérêts.

Ce que Basil C. Walker expose dans son article, c'est le programme d'une agression visant, non seulement l'Allemagne, mais l'Europe entière et l'Afrique, son espace complémentaire. C'est le programme d'une agression visant non seulement le Japon, mais l'Asie entière, et les pays du Pacifique.

Les nations de l'Amérique du Sud ne sont plus traitées par leur grande sœur du Nord que comme des vassaux de sa politique et de son économie ; et ceci touche l'Allemagne qu'une vieille amitié liait à plusieurs d'entre elles. Du reste, l'Europe, à l'exception de l'Angleterre, a toujours respecté la doctrine de Monroe. Que les États des deux Amériques s'arrangent entre eux, nous ne nous mêlerons pas de leurs affaires !

En revanche, l'Europe et l'Extrême-Orient exigent que l'on respecte leur propre « doctrine de Monroe ». L'Amérique peut faire ce qu'elle veut pour la défense de son hémisphère ; mais on ne fera croire à personne, pas même à un enfant, que celui-ci s'étend aujourd'hui jusqu'en Afrique centrale, jusqu'à Batavia et jusqu'à l'Oural. Roosevelt veut se faire proclamer empereur du monde. Il se complait dans le rôle d'un Louis XIV des temps présents, pour qui la planète tout entière n'est pas trop grande pour servir de théâtre à ses visées impérialistes.

Deux puissances mondiales vers leur déclin

Roosevelt peut déjà enregistrer deux énormes succès, auxquels personne n'aurait songé il y a deux ans, pas même l'année dernière. Les deux plus grands empires des temps modernes, l'Empire britannique et l'Union soviétique, ont cédé la place aux États-Unis et, de jour en jour, tombent davantage sous la dépendance de Washington. Ces deux Empires sont là implorant secours aux portes de l'Amérique, prêts à céder de précieuses parties de leurs possessions, et même, si l'on en croit certains Anglais, à abandonner jusqu'à leur indépendance. Ils savent, en effet, qu'ils ne pourront plus résister bien longtemps par leurs propres moyens aux forces de l'Europe en armes, car cette petite Europe lutte avec acharnement ; elle s'obstine dans sa victoire, sourdement irritée contre le hideux danger du bolchevisme qui menace ses frontières. A

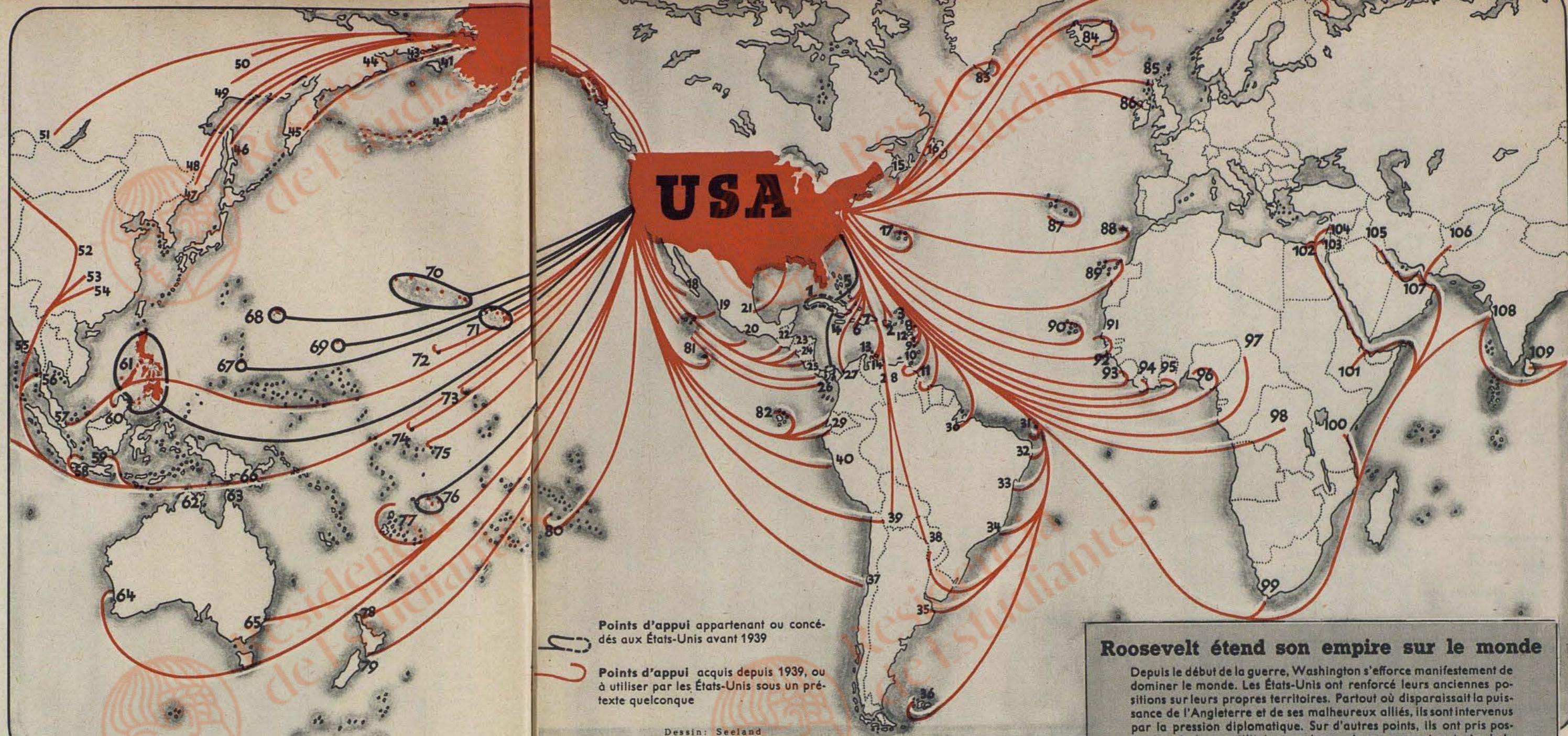
ainsi que les Canaries, possessions espagnoles. L'important, pour l'Amérique, c'est de pouvoir contrôler toutes les communications maritimes entre l'Europe et l'Afrique, au sud du Sahara. Washington sait parfaitement bien que si l'Allemagne n'Italie ne menacent l'Amérique du Sud ; ce qu'on veut, c'est s'assurer, au-delà de l'Atlantique, des bases qui permettent, non seulement d'attaquer le sud-ouest de l'Europe, mais encore d'étendre son influence jusqu'au centre de l'Afrique. Ce que rêvent les Américains, c'est de se créer, dans l'Afrique occidentale, une tête de pont contre l'Europe.

Escales dans l'Atlantique

Comme le relate le New-York Times, les États-Unis veulent engager le Brésil à assumer le protectorat des Açores. La ferme attitude du Portugal, en présence de l'intérêt trop vif que les États-Unis manifestaient pour les îles placées devant la côte occidentale de l'Afrique du Nord, a inspiré quelque prudence à Washington. On s'est dit que peut-être le Portugal avancerait plus facilement l'occupation des Açores, si elle n'était pas le fait des États-Unis, mais celui du Brésil dont la population parle également portugais. Cette proposition pourrait également semer la discorde entre la métropole européenne du Portugal et le Brésil, sa grande fille américaine. Tout ce qui peut troubler les relations entre l'Europe et l'Amérique du Sud est le bienvenu. Toutefois, le Portugal renforce sans discontinuer ses garnisons des Açores, de l'archipel du Cap-Vert et des îles Madère. Washington n'ose pas encore employer la force. User de violence contre le petit Portugal dévoilerait trop clairement ses véritables intentions. Les États-Unis poussent donc le Brésil en avant.

Mais tous deux sont occupés, l'une par sa guerre contre les Soviétiques, l'autre par sa lutte contre Tchoung-King, et ils ne peuvent se défendre comme ils le feraien t'ils avaient les mains libres. Roosevelt profite de cette circonstance pour encercler l'Europe et le Japon, pour poser les pièges qui doivent les étrangler. Il ne recule même pas devant une alliance avec Moscou, si cette alliance lui permet, sur le continent asiatique, de bondir dans le dos du Japon. L'Amérique cherche à se fixer dans chaque coin de la terre, d'où elle puisse préparer

Ce ne serait pas, comme on le prétend, pour protéger l'Amérique du Sud contre une agression des États totalitaires que l'on occuperait ces îles



Roosevelt étend son empire sur le monde

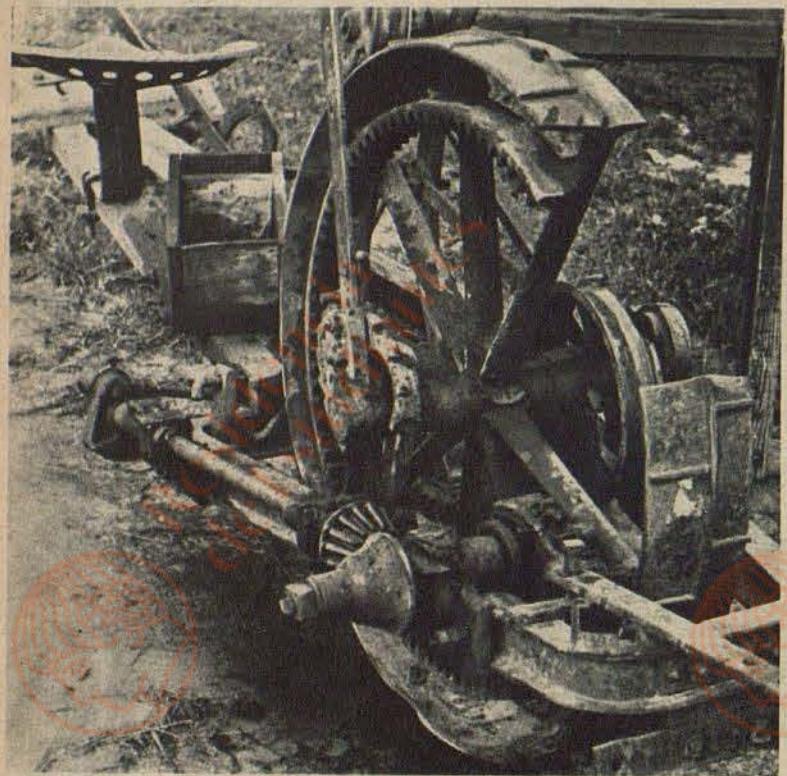
Depuis le début de la guerre, Washington s'efforce manifestement de dominer le monde. Les États-Unis ont renforcé leurs anciennes positions sur leurs propres territoires. Partout où disparaît la puissance de l'Angleterre et de ses malheureux alliés, ils sont intervenus par la pression diplomatique. Sur d'autres points, ils ont pris possession de bases militaires ou économiques, ou sont en train de le faire. Les pays et les points menacés sont indiqués sur notre tableau

Antilles	36 ILES FALKLAND
1 Guantanamo (Cuba)	73 île Palmyre
2 Porto-Rico	74 île Howland
3 îles Vierges	75 Enderbury (île Phénix)
4 Jamaïque	76 Tokelau (île Samoa)
5 îles Bahamas	77 îles Fidji
6 Haïti	78 Auckland
7 Saint-Domingue	79 Nouvelle-Zélande
8 Antigua	80 Wellington
9 Sainte-Lucie	81 île Clipperton
10 Trinité	82 îles Galapagos
11 Guyane anglaise	
12 Martinique	
13 Oruba	
14 Curaçao	
Canada et Bermudes	
15 Halifax	83 Groenland
16 Placentia-Harbour	84 île Islande
17 îles Bermudes	85 Ecosse du Nord
Amérique Centrale et Amérique du Sud	86 Irlande du Nord
22 BAIE DE FONSECA	87 Les Açores
23 NICARAGUA	88 îles Madère
24 COSTA-RICA	89 îles Canaries
25 PANAMA	90 îles du Cap-Vert
26 COLOMBIE	
27 VENEZUELA	
28 EQUATEUR	
29 BRESIL	
30 îles Marajo (Delta de l'Amazone)	
31 Fernando-Noronha	
32 Pernambouc	
33 San Salvador	
34 Rio Grande do Sul	
Asie du Sud-Est	
35 REPUBLIQUE ARGENTINE	91 Dakar
36 TINE	92 Bathurst
37 PORT-MORESBY (Guinée anglaise)	93 Freetown
38 Océan Pacifique	94 Liberia
39 île Guam	95 Gold Coast
40 îles Marques	96 Nigeria
41 île Alcyone	97 Afrique Equatoriale
42 île Midway	98 Congo belge
43 île Jonathon	99 Le Cap
Asie Mineure	100 Kenya
103 Palestine, Transjordanie	101 Abyssinia
104 Syrie	102 Egypte
105 Irak	
106 Afghanistan	
107 îles Bahreïn	
Indes	
108 Bombay	
109 Triccomali	
Océan Glacial Arctique	110 Mourmansk

Suite page 33



« Dans ce village comme dans bien d'autres, narre l'envoyé spécial de « Signal », les gens avaient pu constater que les Soviets, au moment où leurs troupes se retiraient, obligaient les hommes à les accompagner dans leur retraite. C'est pourquoi ceux-ci s'étaient enfuis dans les grandes forêts voisines. Maintenant, ils savent que leurs villages sont aux mains des Allemands et ils réapparaissent. Ils sont encore indécis; ils ne savent pas ce que l'on va faire d'eux . . . »



« Partout on voit ce qui reste des outils et des machines agricoles, stupidement brisés par les Soviets . . . »

« . . . Mais, de-ci de-là, les hommes s'occupent déjà à les réparer. J'ai vu, par exemple, remettre en état une batteuse, sous la direction d'un spécialiste allemand. »



Et déjà, voici la Paix revenue . . .

Reportage illustré d'Arthur Grimm-PK

Tout près des premières lignes, un petit village ukrainien, délivré par les troupes allemandes, s'est remis paisiblement au travail



« Et puis, à la surprise générale, apparut un officier allemand qui parlait parfaitement l'ukrainien. Il désigna comme chef de la communauté villageoise le remplaçant de l'ancien administrateur. Celui-ci, un fonctionnaire soviétique, s'était enfui. Les villageois qui n'en avaient jamais vu restèrent stupéfaits devant le papier timbré sur lequel on inscrivit le nom du nouvel administrateur, et les cachets allemands qu'on y apposa. »



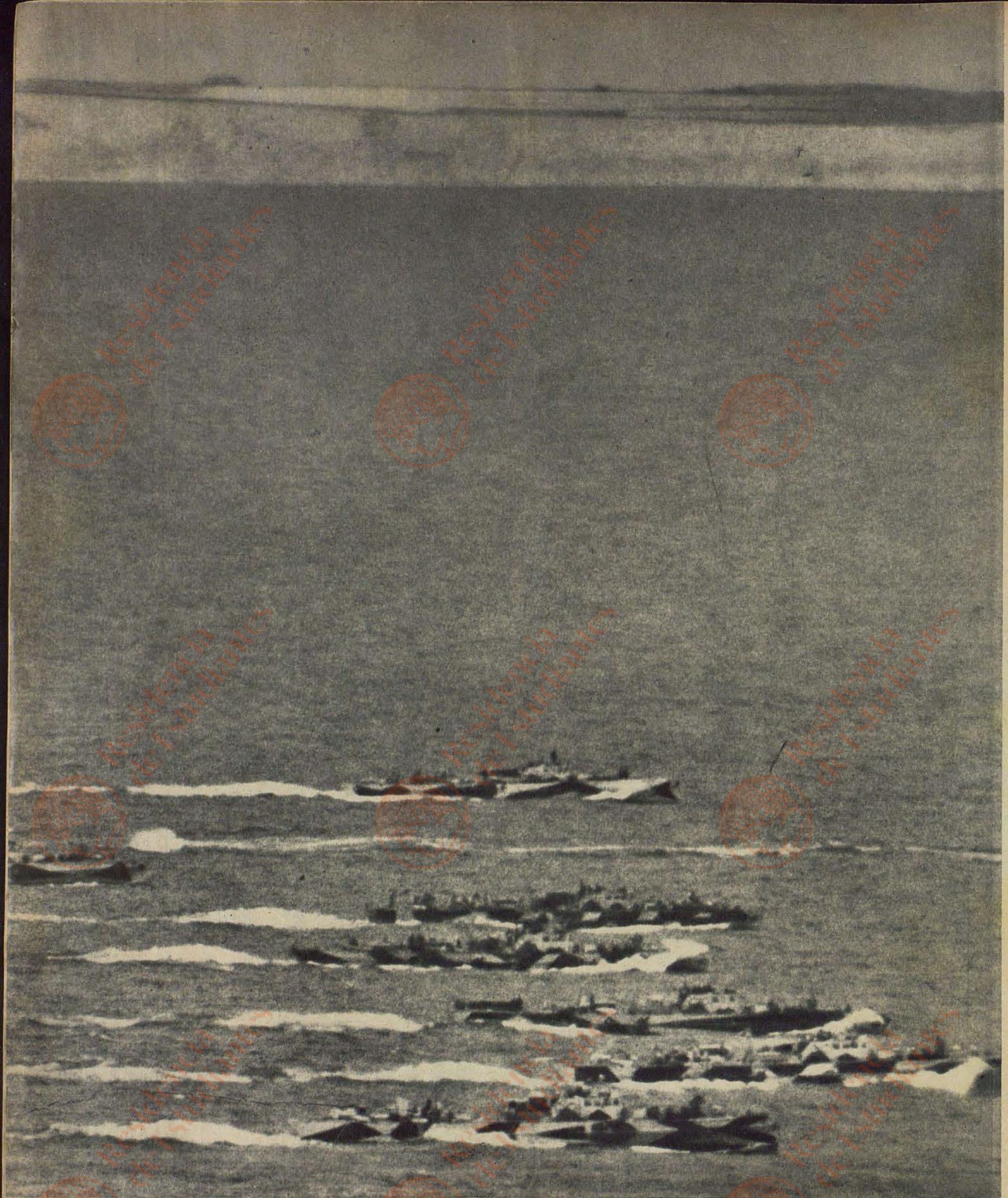
« Revivant après une longue léthargie, le village reprend son activité. J'ai vu une femme repeindre de frais les murs de sa demeure ... »



« ... A peine une heure plus tard, je voyais des hommes laacher les blés; mais sans machine ni tracteur, tout simplement à la faix ou à la fauille, comme c'était l'habitude il y a vingt ans. »



« ... Et pour compléter ce paisible tableau, le bétail réapparut le soir même où je pris ces photos. Il s'était évanoui par enchantement: les paysans l'avaient caché dans les bois pour éviter qu'il ne fût saisi par les Soviets. Maintenant, de jeunes villageois ramènent les bêtes à l'étable où elles sont nées. Au loin gronde encore le tonnerre des canons, mais dans ce petit village d'Ukraine, la Paix est déjà revenue ... »



Sous les yeux de l'ennemi

Les dragueurs de mines allemands dans la Manche

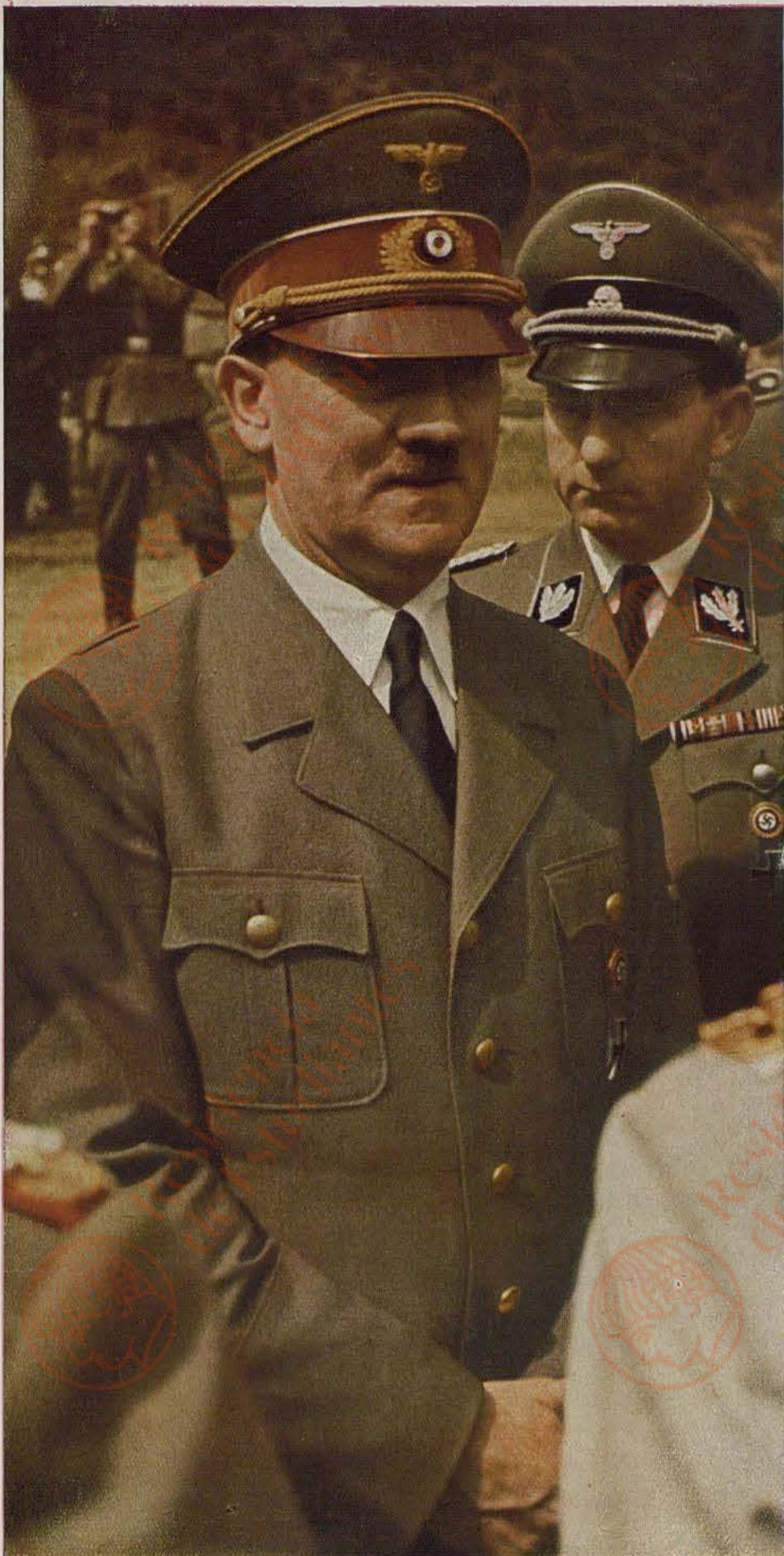
Afin de protéger leur île contre les attaques des torpilleurs de poche allemands, et de couper la route de l'Atlantique aux sous-marins du Reich, les Anglais, dans la Manche, sèment sans relâche leurs barrages de mines. Mais, sans relâche, les formations de dragueurs de mines de la marine allemande partent à la recherche de ces obstacles mortels. Sans relâche, pour débarrasser la mer des meurtriers engins britanniques, elles poussent jusqu'à quelques milles des côtes anglaises. Les flottilles allemandes de dragueurs de mines sont ainsi exposées sans cesse au danger, menacées de l'attaque des forces navales ou de la R.A.F. et des bombardements des batteries côtières, et ce danger s'accroît encore : encombrées de leur lourd et dangereux butin, elles doivent naviguer à vitesse réduite. Tous ces périls n'arrêtent pas les intrépides équipages dans l'accomplissement de leur tâche, menée avec calme et sang-froid.

Photo: Kuhn-PK

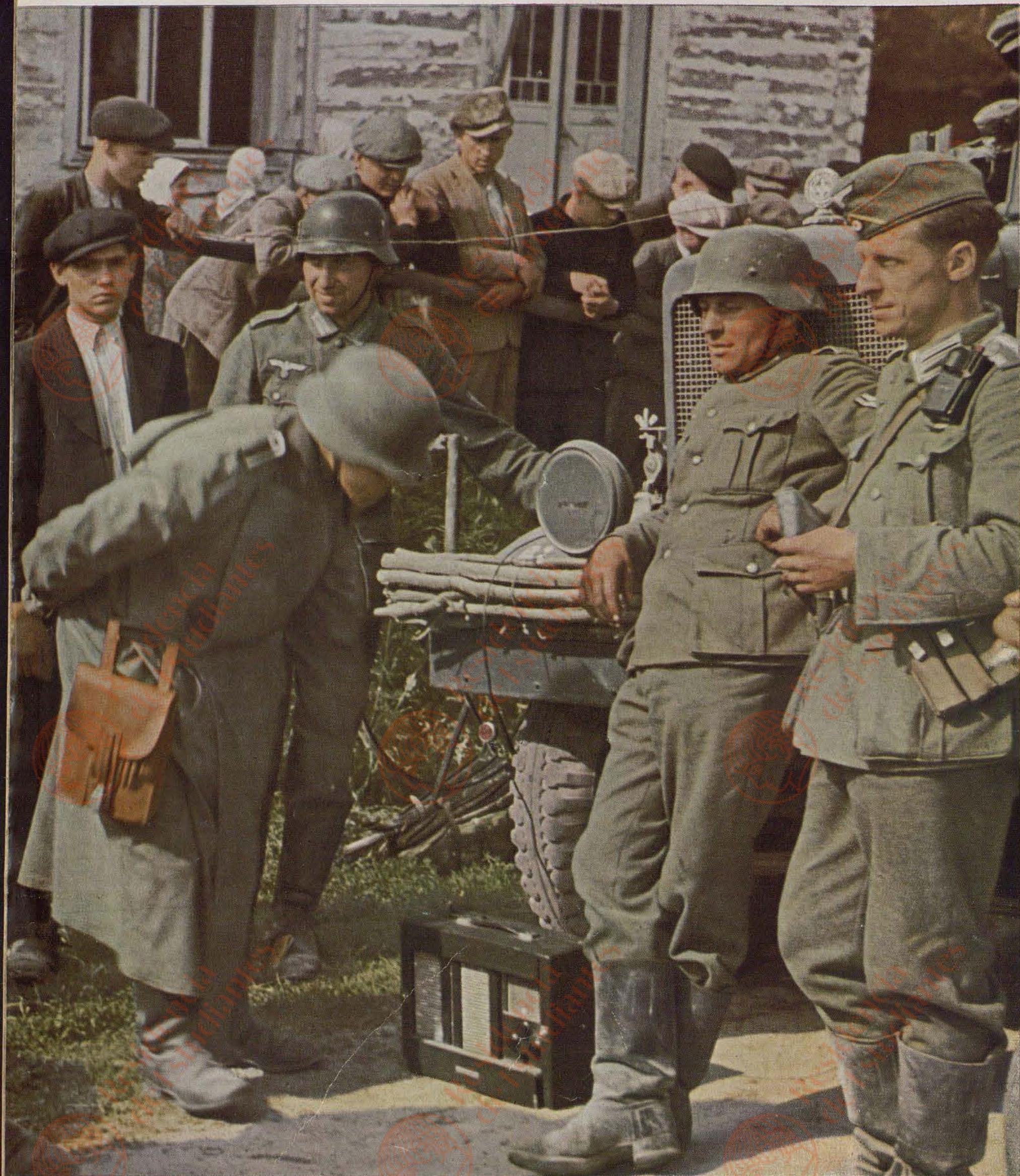
Le Führer

et son maréchal

« ... Depuis la reconstitution de l'armée allemande, Hermann Göring est devenu le créateur de l'aviation du Reich. Peu de mortels eussent pu, au cours d'une vie, créer un instrument militaire en partant de rien et en le développant jusqu'à ce qu'il devint le plus fort du monde. Avant toute chose, il lui a communiqué son âme ardente...» (Discours du Führer au Reichstag, le 19 juillet 1940)



« ... Le jour se levait à peine quand les escadres de l'aviation allemande se précipitèrent sur l'ennemi soviétique. Malgré la forte supériorité numérique de ce dernier, la Luftwaffe réussit, dès le premier jour, à conquérir à l'Est la maîtrise de l'air et à frapper l'aviation soviétique d'un coup mortel. Au cours des seuls combats aériens, 322 avions bolchevistes furent abattus, tani par les chasseurs que par la DCA. Le chiffre des appareils soviétiques détruits s'augmentait encore de ceux anéantis au sol. Et le soir, on put totaliser 1.811 machines. Les pertes allemandes, ce jour-là, furent de 35 avions ...» (Extrait du communiqué spécial de l'OKW sur le premier jour de guerre à l'Est.) Photo: Neher.



Derrière la zone de combat

avant de remonter en ligne, des soldats allemands ont relié leur poste portatif à la batterie de la voiture. Entourés de curieux, ils écoutent le communiqué allemand qui les tient au courant de la marche des opérations contre les bolchevistes. Leurs visages reflètent la sérénité et la confiance; ils ont le radieux sourire du vainqueur, endurci dans la lutte sur tant de fronts

Cliché: Trautvetter PK.

L'école allemande ou naissance et idée du grand état-major général

BERLIN, avenue «Sous les Tilleuls», il est un petit bâtiment gris, carré, orné de six colonnes de style dorique, un temple antique, qui symbolise aux yeux des Allemands toutes leurs vertus militaires. Les représentants officiels des nations étrangères y font acte de courtoisie. Là sont déposées les couronnes à la mémoire des soldats allemands tombés au front, et l'hôte étranger y passe en revue la compagnie d'honneur. Ce petit édifice est le monument commémoratif que les Berlinois appellent encore de son vieux nom : le nouveau corps de garde. Il y a plus de cent ans qu'il fut construit, après la défaite de Napoléon. C'était devant lui, à Berlin, au cours de grandes revues, que défilaient les éléments de l'armée allemande.

L'étranger reste assez surpris de trouver dans un petit temple gréco-romain l'expression de l'esprit militaire de la Prusse et de l'Allemagne. Il s'attendait à quelque chose de plus majestueux et de plus sévère à la fois. Il cherche le faste et ne voit que six colonnes, une couronne dorée et deux grands cierges. Mais les statues de marbre blanc qui entourent le temple surprennent le visiteur bien plus encore que l'édifice aux lignes sobres et classiques. Ce sont les statues de poètes et de philosophes, semble-t-il; mais ces hommes sensibles appuient leurs mains sur des sabres et leurs pieds foulent des canons. Pourtant, l'une de ces figures de marbre est sans arme. La main gauche tient un rouleau de parchemin, la dextre est levée, comme si, du haut de son socle, elle s'adressait à l'humanité; et l'effort de la pensée marque sa face, à la fois empreinte de douleur et de beauté. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un philosophe qui magnifie ce monument, mais le général prussien von Scharnhorst, guerrier et philosophe, le véritable créateur du grand état-major général.

On comprendra mieux les relations classiques qui se rencontrent dans le vieux corps de garde et les statues des généraux prussiens, lorsqu'on connaîtra l'école de guerre allemande, le grand état-major général.

Un fils de paysan contre Napoléon

Cette institution spéciale existe depuis les guerres de Napoléon dans l'armée prussienne et depuis la création de l'Empire allemand en 1871 dans l'armée allemande. Son fondateur est Gerhard-Johann-David von Scharnhorst, fils d'un paysan de Westphalie. Il mourut à l'âge de cinquante-sept ans, général des armées prussiennes, d'une blessure qu'il avait reçue en 1813 pendant la guerre de libération contre Napoléon. Cette guerre avait été son œuvre. Dans la mort même, il restait vainqueur de Napoléon. Deux ans plus tard, Gneisenau et Blücher réalisaient, à Waterloo, la victoire dont Scharnhorst avait fourni les prémisses intellectuelles et morales. Le général

«Signal» a dévoilé, dans cette série d'articles, les prétendus secrets de la stratégie. On y a d'abord montré la différence qui existe entre la stratégie anglaise et la stratégie allemande, la conception anglaise de la guerre, faite contre le peuple étranger et sa vie économique, et la conception allemande d'une guerre menée contre l'armée étrangère. Puis, à l'aide d'exemples tirés de l'histoire générale, ont été exposées deux formes essentielles, stratégique et tactique, de la guerre de mouvement, l'attaque de flanc et l'encerclement. Ces formes classiques d'attaque tombèrent dans l'oubli pour renaitre, l'une avec Frédéric le Grand et l'armée prussienne, l'autre avec Napoléon et de Moltke, le génie allemand de la bataille. Tel a été le fil d'Ariane de notre série d'articles. Nous le reprenons aujourd'hui pour décrire l'art de ces grands militaires qui ont osé retourner contre Napoléon, ce dieu de la guerre, l'idée classique de l'anéantissement

von Gneisenau avait été l'ami et l'élève de Scharnhorst qui, autrefois, avait proposé de nommer général-feldmarschall le général de cavalerie prussien von Blücher.

La raison et la volonté sont les conditions de la victoire. Blücher était la volonté, Gneisenau la raison et la volonté à la fois. Scharnhorst, profond penseur, savait fort bien ce qu'il faisait lorsqu'il fit promouvoir général-feldmarschall un officier de cavalerie, joyeux gaillard aux manières un peu rudes, mais, en même temps, il décidait que Gneisenau serait le cerveau de la guerre. Ensemble, ils incarnaient cette idée d'anéantissement à laquelle Napoléon ne devait pas résister. Cependant, Scharnhorst, ce fils de paysan, n'était pas devenu du jour au lendemain l'organisateur de l'armée prussienne. Le créateur de la nouvelle idée de guerre en Allemagne était l'élève d'un original.

Le rêveur de la mer de Steinhude

C'était le surnom que ses contemporains avaient donné au comte Guillaume, prince de Schaumburg-Lippe, général-feldmarschall de Portugal. Il était contemporain et compagnon d'armes de Frédéric le Grand et régnait en Westphalie sur un petit pays dont la majeure partie était sous les eaux de ce qu'on appelait la mer de Steinhude, un immense lac de huit kilomètres de long sur cinq de large. Les princes allemands étaient à l'époque maîtres souverains et leurs sujets leur appartenait en propre. Plus d'un de ces princes les a vendus comme soldats à l'Angleterre. Même s'il l'eût voulu, le comte Guillaume n'eût pu le faire, car il avait trop peu de sujets. Comme il était passionnément épris du métier des armes, il partit en guerre aux côtés de Frédéric le Grand. Il combattit vaillamment et finalement prit sa retraite.

Les Anglais en avaient fait un général-feldmarschall de Portugal, mais, dans ce pays, il ne put supporter la vue des mercenaires anglais, horde de mendians déguenillés. Il retourna donc en Westphalie. C'était un homme mince et poli, au visage mélancolique, aux traits légèrement asymétriques, et qui portait une grande étoile sur la poitrine.

L'île des douze élus

Cet homme pensif surprit ses sujets par une entreprise fantastique. Il fit ériger une île artificielle dans la mer de Steinhude et y construisit une forteresse, «Wilhelmstein». Dans ce château fort, au milieu des eaux, il faisait faire l'exercice à ses sujets, méditait sur l'art de la guerre et fondait une petite académie militaire.

La première Ecole de guerre de l'époque moderne n'admettait que douze élèves à la fois; peu importait l'état de fortune et la naissance. C'était le prince en personne qui examinait les candidats. Par opposition à ce qui se passait dans d'autres écoles militaires, les élèves n'étaient pas initiés uniquement aux secrets d'une seule catégorie d'armes, mais aux caractères généraux de la guerre et à sa science systématique.

En 1773, le fils du paysan westphalien Scharnhorst fut admis à «Wilhelmstein». L'attention avec laquelle ce timide campagnard de 17 ans suivit les leçons plut au prince dont il devint l'élève favori. L'élève se développa d'une façon aussi originale que le maître. Après la mort du prince, Scharnhorst entra au service du Hanovre, comme cornette. Ce fut un étrange capitaine d'artillerie qui, revenu de sa première guerre, écrivit l'aveu suivant: «Je n'ai rien appris dans cette guerre... D'ailleurs, la guerre ne peut pas apprendre grand-chose à celui qui a sérieusement étudié les sciences militaires.» Dans ces phrases froides et surprenantes, qui pourraient presque avoir été écrites par un adversaire de la guerre, perce déjà l'ennemi du Corse.

Napoléon maudit l'art de la guerre

Celui qui voulait détrôner Napoléon devait aimer ce que celui-ci méprisait. Scharnhorst était fanatiquement épris de système, il aimait la pensée; organisateur silencieux, il était, en somme, passé maître en toutes choses que Napoléon se mit à mépriser d'autant plus que ses succès grandissaient. A Ratisbonne, où il battit en 1809 les Autrichiens, le grand Corse était allé jusqu'à prétendre: «Il ne faut jamais chercher à deviner ce que l'ennemi peut faire. Mon intention est toujours la même.» Son

intention était d'imposer sa volonté à l'adversaire.

Plus ses victoires devenaient nombreuses, plus la méthode suivie par l'empereur dans ses batailles devint schématique. Il cherchait avant tout à prendre l'ennemi à revers par une grandiose manœuvre de concentration. Une fois l'opération réussie, il n'avait plus besoin de forcer une décision exterminant l'adversaire. Il lui suffisait de rester maître du terrain par une simple victoire et de couper les lignes de l'ennemi avec son pays. Il ne restait plus au vaincu qu'à demander la paix. L'art de la guerre, chez Napoléon, devint de plus en plus simpliste à mesure que l'homme vieillissait, jusqu'au moment où, à Moscou, malade du foie, souffrant de la jaunisse, il maudit le meilleur de ce qu'il avait appris, la loi suprême de la guerre: «Cet art misérable qui consiste à être plus fort que l'adversaire à l'endroit décisif.» Sa volonté de destruction absolue: l'esprit triomphant de sa jeunesse, était brisée; elle ne vivait plus qu'en Scharnhorst, appelé entre temps par le roi de Prusse à réorganiser l'armée prussienne.

Le roi de Prusse avait non seulement anobli le lieutenant-colonel hanovrien, mais il lui avait aussi donné les pouvoirs les plus étendus qu'ait jamais eus un officier prussien. Scharnhorst en usa avec rigueur. Tous les régiments prussiens qui s'étaient rendus pendant la guerre de 1806 furent dissous. Une commission d'enquête examina la conduite de chaque officier. Sur 143 généraux, il n'en garda que huit.

Mais c'étaient là les conditions de la victoire

C'est alors que Napoléon apprit par ses espions ce qui se passait en Prusse. Il s'en doutait déjà. L'idée d'extermination relevait la tête. L'empereur des Français voulut abattre cette tête et exigea la démission de Scharnhorst. Le roi de Prusse se soumit, parce qu'il le fallait. Officiellement, Scharnhorst s'en alla, mais Napoléon n'apprit pas ce que ce théoricien, aux allures de poète, avait encore fait. A l'insu de l'empereur des Français, il avait constitué secrètement une nouvelle armée et, de plus, à l'imitation du prince Guillaume, créé une institution, destinée à l'armée prussienne et plus considérable que celle de la mer de Steinhude. Cette nouvelle création, c'était le grand état-major général. Le nom existait ailleurs, du reste. Le nom, mais pas la chose. Dans les autres pays, ce qu'on appelait le grand état-major général, c'était la réunion des différents chefs d'armée. Par contre, l'institution prussienne était un organisme autonome qui avait deux grandes tâches à remplir: préparer la guerre et former de nouveaux officiers pour le grand état-major général. En dehors de cet organisme, il y avait encore l'Académie militaire de Prusse, l'instrument

« Nous nous sommes emparés du pont de ... »

Pour s'assurer la possession d'un pont de chemin de fer, les chars d'assaut ont lutté pendant deux jours

REPORTAGE PAR ARTHUR GRIMM - PK

SUR la ligne de Przemysl-Lemberg Kiev, un pont de chemin de fer à deux voies, récemment aménagé par les Soviets, traverse le Goryn à 15 kilomètres au nord d'Ostrog, près de Brodov. Notre division blindée avait reçu l'ordre de s'emparer de l'ouvrage intact, et d'y installer une tête de pont. L'exécution de l'ordre demanda deux jours de combats acharnés. Toute la région, au nord d'Ostrog, était occupée par les forces que l'ennemi y avait concentrées.

Au jour fixé pour l'attaque, à 3 heures du matin, nos chars s'élancèrent à l'assaut. Le coup réussit : l'ennemi, bien qu'il fût en forces supérieures, se montra incapable de s'opposer à l'avance des chars, des fantassins, et de la D.C.A. Après deux jours de lutte acharnée, nous étions venus à bout de notre tâche : sur le pont conquis, la marche en avant de l'armée allemande se poursuivait sans répit.

Celui qui pense pour nous. Notre commandant a noté sur son carnet l'ordre d'attaque du pont de chemin de fer. Au microphone, attaché sur sa poitrine, il donne ses ordres par T.S.F. L'opération s'engage

Le premier jour



Les Soviets savent ce qui les attend. Notre progression est à peine dessinée que, déjà, au-dessus de nos têtes, on peut voir un avion de reconnaissance soviétique. Il signale la position de nos lignes

L'ennemi ouvre immédiatement le feu. Les fantassins qui nous accompagnent en première ligne se sont assis sur le bord des chars. L'ennemi tente d'enrayer notre avance par un tir d'arrêt, mais, sans perdre un instant nous nous élancons en avant, accompagnés de nos passagers d'occasion

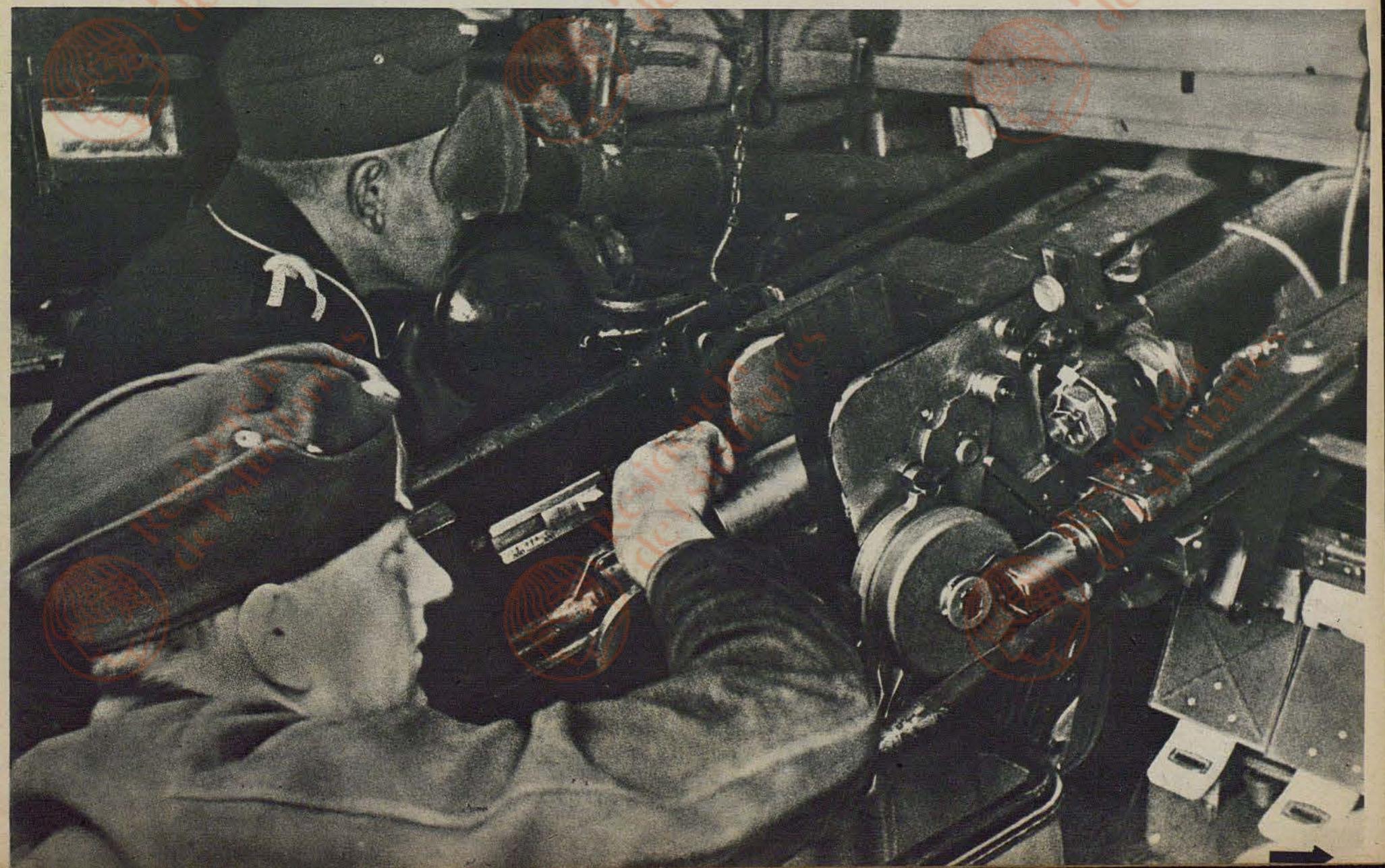


Nos fusées montent au ciel: l'ennemi attaque. Notre avant-garde et nos éclaireurs lancent les fusées de signalisation. Nous traduisons: les chars ennemis approchent du village fortifié dont nous venons de nous emparer et maintenant...



... à chacun son objectif, et en avant, à l'attaque! Notre artillerie anti-aérienne s'en prend aux chars qui sont devant nous, encore à une demi-lieue. Pendant ce temps-là, nos engins blindés ont prononcé leur mouvement sur le blanc et se précipitent à l'attaque des chars soviétiques tout proches: par deux fois, les projectiles du premier tank soviétique ont fait jaillir la terre autour de nous. Notre troisième obus le touche mortellement

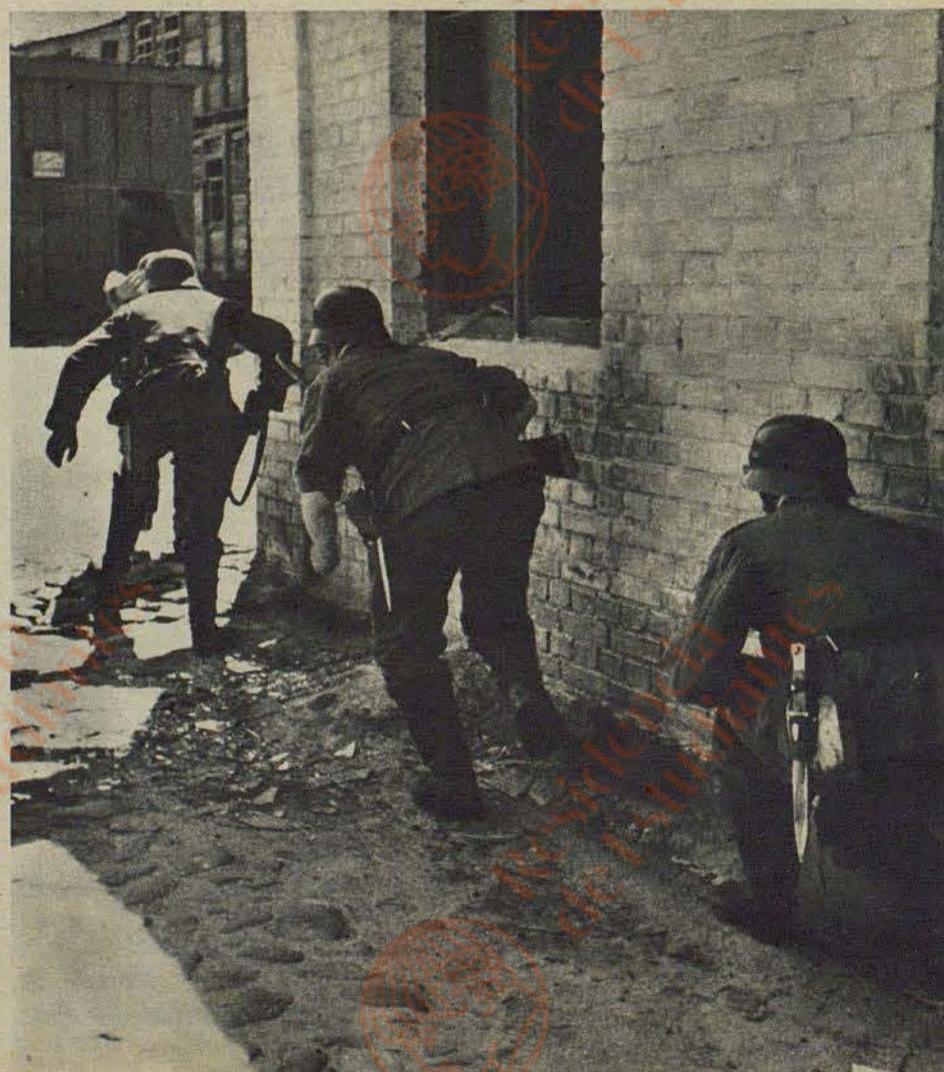
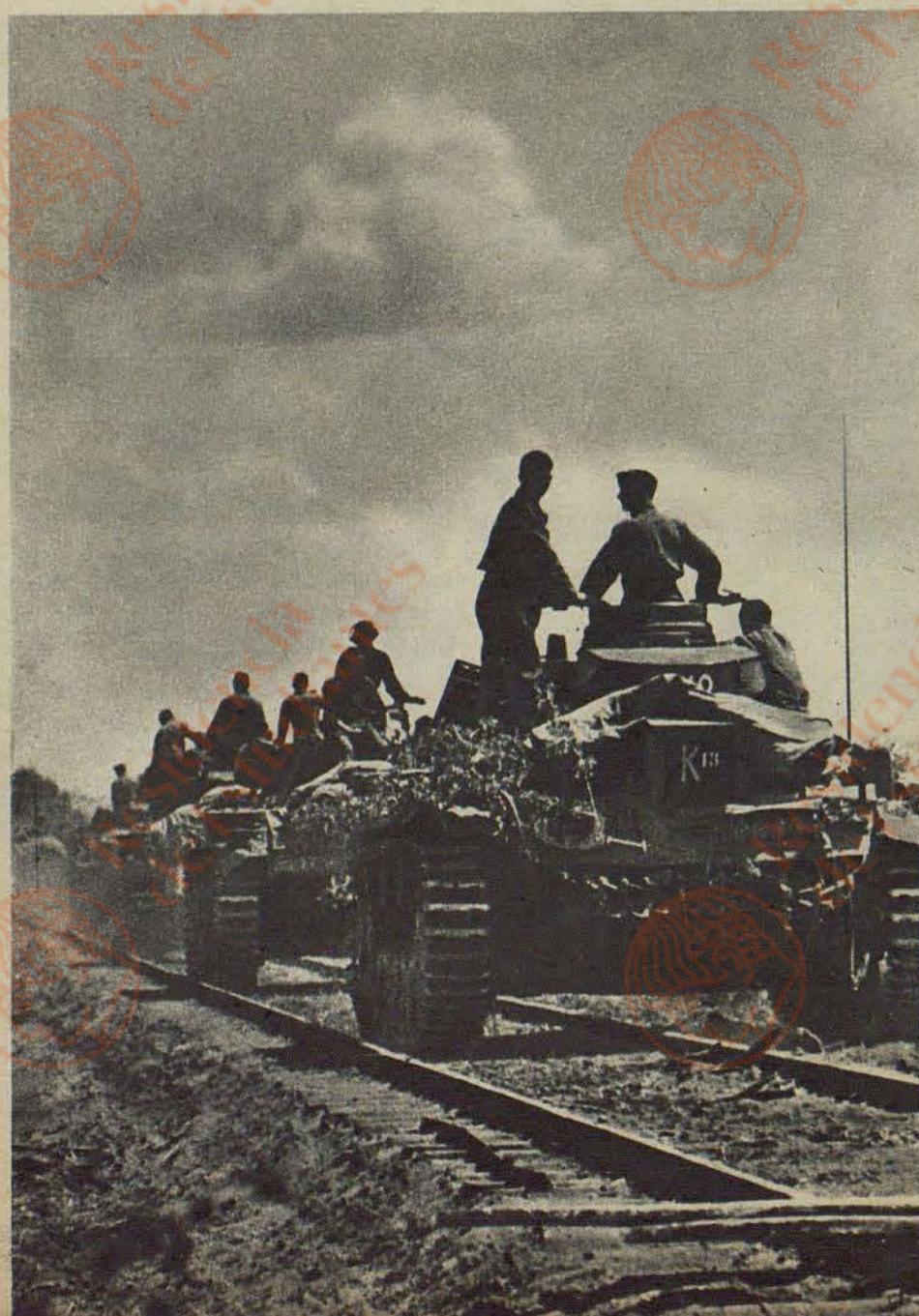
Le tireur de notre char, c'est le sang-froid personnifié! Pendant le combat, je réussis à prendre une photo assez rare: l'observateur et le canonnier pendant la bataille. Avec un calme parfait, au volant de pointage, ce dernier marque les distances qu'on lui indique





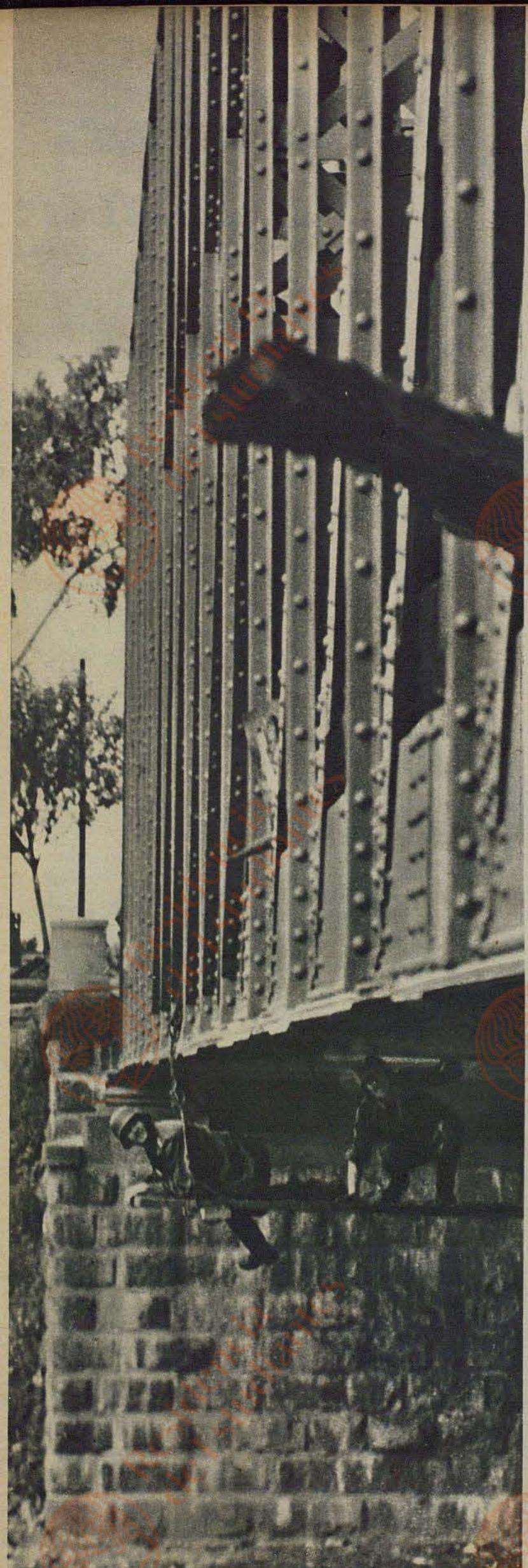
Le deuxième jour

La prise du dernier village avant le pont. Le second jour, au matin, nous délogeons les tanks soviétiques qui s'y étaient installés. Voilà déjà deux jours que dure la lutte pour la conquête du pont de chemin de fer



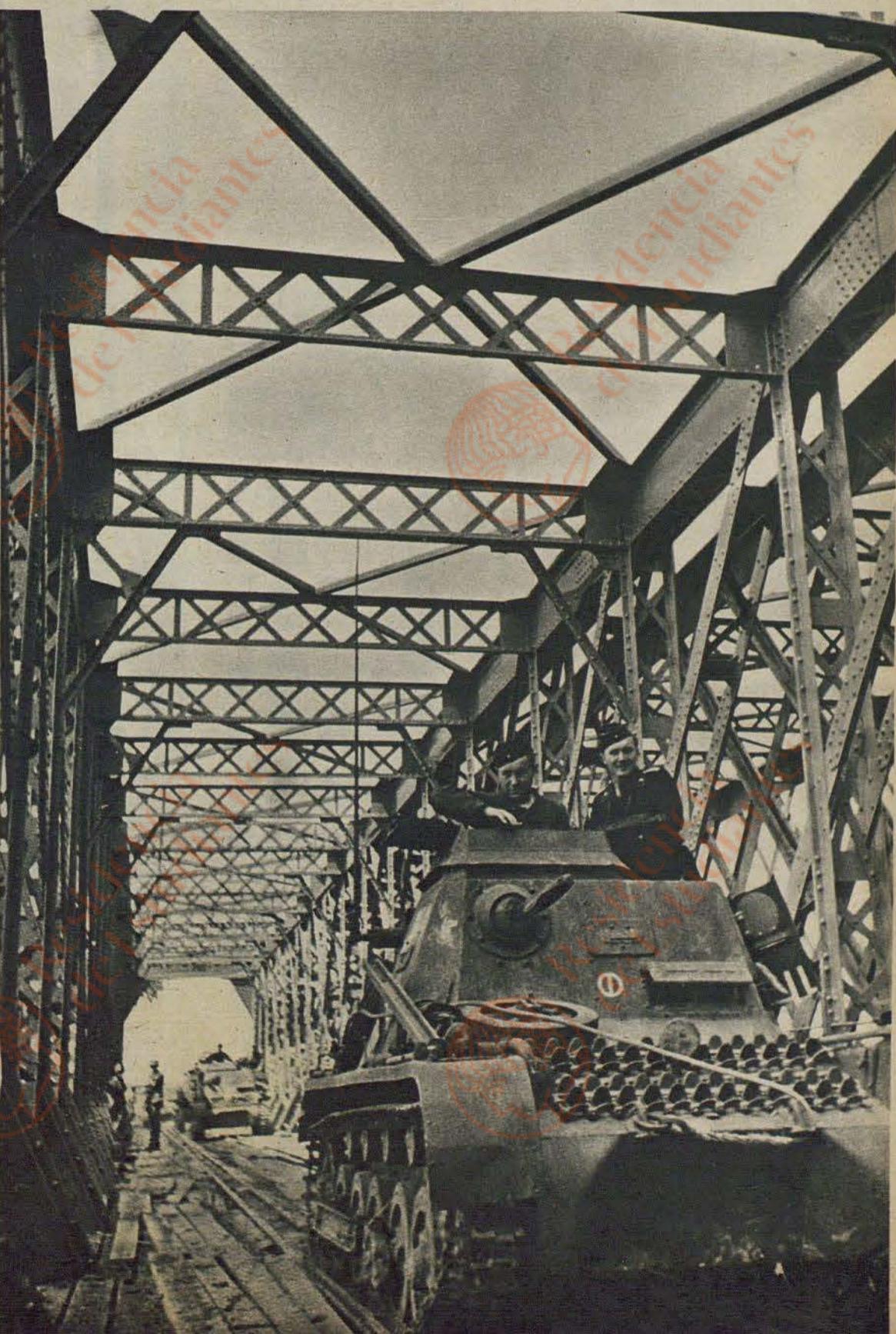
En avant, en suivant le rail! Le village est conquis et voici la voie qui conduit au pont de Brodov. Le remblai est, pour nous, une excellente piste

L'infanterie à l'assaut des ouvrages avancés. Toutes les tentatives ennemis pour maintenir une tête de pont en avant de l'ouvrage menacé échouent sous les feux concentriques de nos canons, de nos chars et de nos batteries de D.C.A. Protégée par le barrage d'artillerie, l'infanterie pousse en avant . . .



Devant le pont, désormais intact, voici des camarades revenus de loin. Durant les derniers engagements pour la conquête du pont, un de nos chars avait été cerné par l'ennemi. Nous l'avons délivré à la dernière minute. En fumant leur première cigarette, nos camarades nous content leurs aventures...

... Le pont est remis en service. Nos premiers chars roulent sur les voies ferrées qu'ils ont conquises. L'avance allemande est assurée, la progression continue: en avant, toujours plus loin au cœur du pays soviétique!

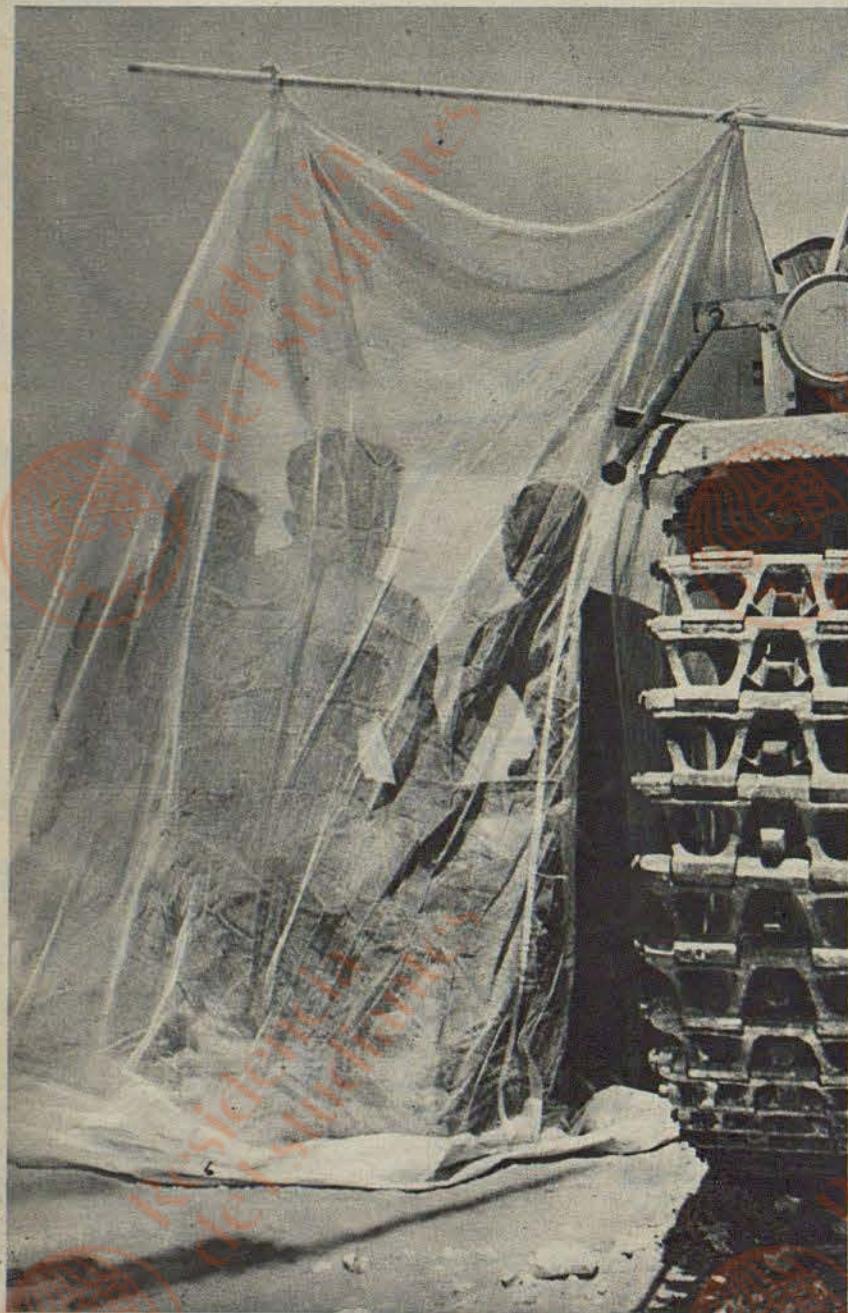


... et arrive encore à temps pour empêcher la destruction du pont. Nos lantassins et quelques sapeurs se sont précipités et, avant tout, ils ont coupé le cordon de mise de feu du fourneau de mine. Les Soviets voulaient faire sauter le pont avant que nous ne l'ayons approché. Leur plan a été déjoué. Je prends un cliché du dernier des pionniers allemands qui ont, en si peu de temps, accompli leur mission

Les quatre plaies du désert

Le correspondant de guerre Kenneweg qui, pour « Signal », a séjourné sur le front nord-africain, parmi les troupes combattantes de l'Allemagne et de l'Italie, écrit en nous faisant parvenir ses photos : « Des fléaux, je ne saurais dire lequel est le plus terrible. Généralement, il n'en vient pas qu'un seul. A plusieurs, ils se jettent en même temps sur leur victime qui, trempée de sueur, mourante de soif, harcelée par les mouches, les poumons suffoquant sous la poussière, envoie tous les déserts au diable. »

Le sable Nos visages sont couverts d'une épaisse couche poussiéreuse. Sur la piste d'une longueur de plus de 80 kilomètres qui contourne Tobrouk, nous traversons le désert. La voiture ne roule qu'à 10 kilomètres à l'heure. C'est un bateau dans la tempête; elle tangue, roule, tombe dans les trous, heurte les rochers. Comme des paquets de mer, le sable déferle contre la voiture, couvre les hommes. Il pénètre dans les yeux, la bouche, le nez, les manches. Il s'insinue sous la casquette, il se lauhle dans le cou. Le trajet dure huit heures; à l'arrivée à destination, on ne reconnaît pas son voisin, pas même son propre visage, réfléchi dans la glace. L'Afrique est riche en pistes de cette espèce, trop riche...



Les moustiques

Dieu merci, nous avons de bonnes moustiquaires! Elles sont faciles à dresser et protègent convenablement, aussi bien au bivouac qu'au quartier. Quand nous ne pouvons pas nous réfugier sous leur mouseline, les moustiques nous assaillent sans désemparer. Nous ne nous défendons même plus; nous leur abandonnons nos mains, nos bras, nos visages. Nous les chassons uniquement pour casser tranquillement la croûte. De temps à autre, l'un de nous se lève, danse éperdument, bras battants. Grand Dieu, quelle nuée de mouches! Et cela ne soulage que pour quelques secondes

La soif

Il faut tout d'abord s'habituer à l'eau du pays. Elle contient de 5 à 13 000 de sels, et la moins saline sert pour notre thé. Chacun de nous a marqué son bidon, et malheur à qui, en marche dans le désert, prend l'eau potable pour se laver. Quand le thé est encore chaud, on ne sent pas le goût du sel; seulement, sitôt qu'il refroidit, on s'en aperçoit. Mais qu'il soit chaud ou qu'il soit froid, la soif augmente toujours; elle devient de plus en plus impérieuse, et le soir on se jette comme des désespérés sur une bouteille d'eau minérale. « Tu te souviens de l'eau que nous avions à Derna? » révèlent les soldats. « Mon vieux, cela c'était de l'eau! Pas vrai? » Tous les puits ici n'ont pas une eau semblable. La compagnie à laquelle échoit une crevasse contenant de l'eau réellement douce est enviée du front tout entier.



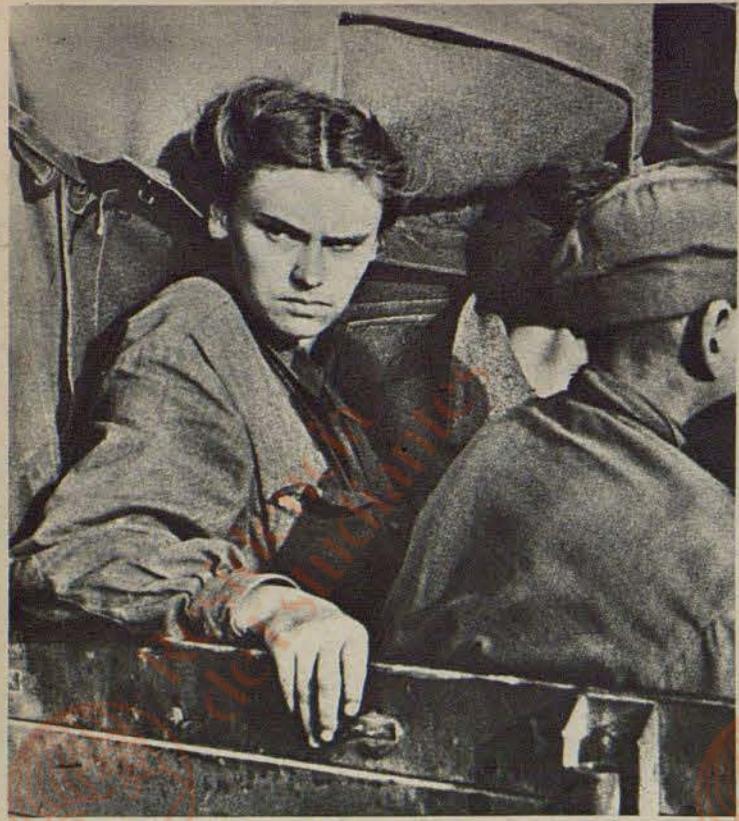
La chaleur

« Combien de degrés de chaleur avez-vous réellement ? » me demandent-on par lettre. Les soldats exagèrent souvent et 10 degrés en plus ou en moins leur importent peu. Voici la vérité : sur la côte, à midi, 40 à 45 degrés ; dans le désert, 4 à 5 degrés en plus. « Et à l'ombre ? » Il n'existe pas d'ombre ici. Quelquefois, on élève un gourbi avec des couvertures et des pierres pour échapper aux rayons du soleil ; mais il n'est guère conseillé de s'y reposer longtemps durant la journée : la chaleur s'y accumule et on a bien vite l'impression de prendre un bain de vapeur. On peut aussi étendre horizontalement

une toile de tente et s'asseoir à l'abri. Le mieux, c'est de s'habituer au soleil en caleçon de bain, sous le casque colonial, et de profiter des coups de vent venant de la mer. La nuit, la température se refroidit considérablement, parfois de 20 degrés ; on peut alors se reposer et dormir profondément. Un veinard, c'est celui qui déniche un vieux puits à sec (photo ci-dessous) un trou profond de 5 à 6 mètres, en plein bled. Là-dedans, toute l'équipe est délicieusement au frais, à l'abri des mouches et du sable. Et, avec un bon coup à boire, bien frais, c'est le seul lieu préservé des quatre grandes plaies du désert ! . . .

Clichés Kenneweg-PK





Un tableau qui se présente de plus en plus souvent aux yeux des troupes alliées, à l'Est: une "femme-soldat" de l'armée soviétique, prisonnière. Elle appartient à un bataillon de femmes levé par Staline, une création typique du militarisme bolcheviste



Epave de la vague rouge qui devait submerger l'Europe, voici une prisonnière usbek, venue du Turkestan, et qui ne peut s'entretenir avec sa «camarade» qu'à l'aide d'une demi-douzaine de mots russes



Une héroïne en plâtre. Ce «monument» se dresse devant la caserne du bataillon féminin de Smolensk. Le bon goût mis à part, il n'a qu'un seul ennemi: le mauvais temps. Les dégradations des intempéries sont déjà nettement visibles

Clichés: Schödl-PK.
Greiner-PK., Brecht-PK.
Springmann-PK., Gehrmann-PK.

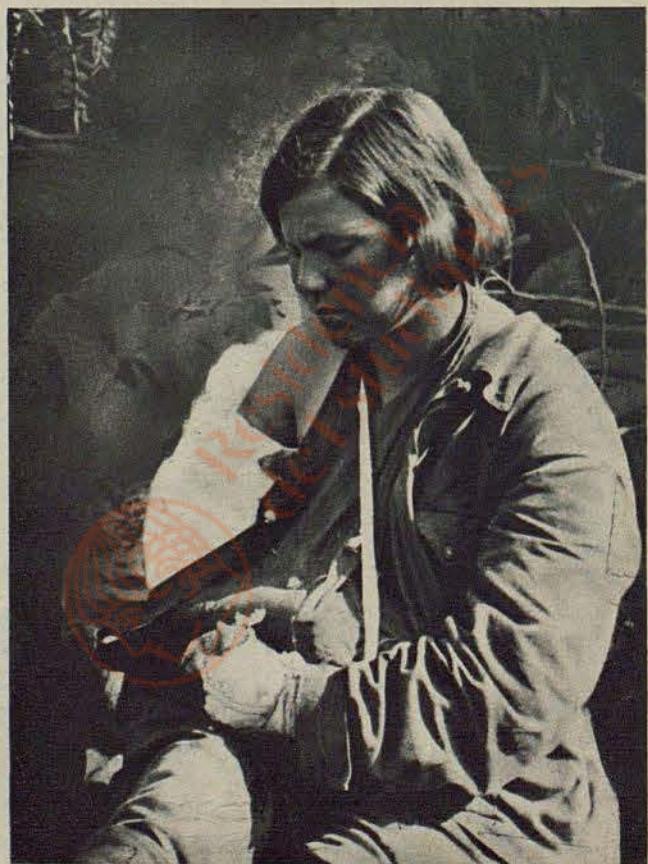
Staline

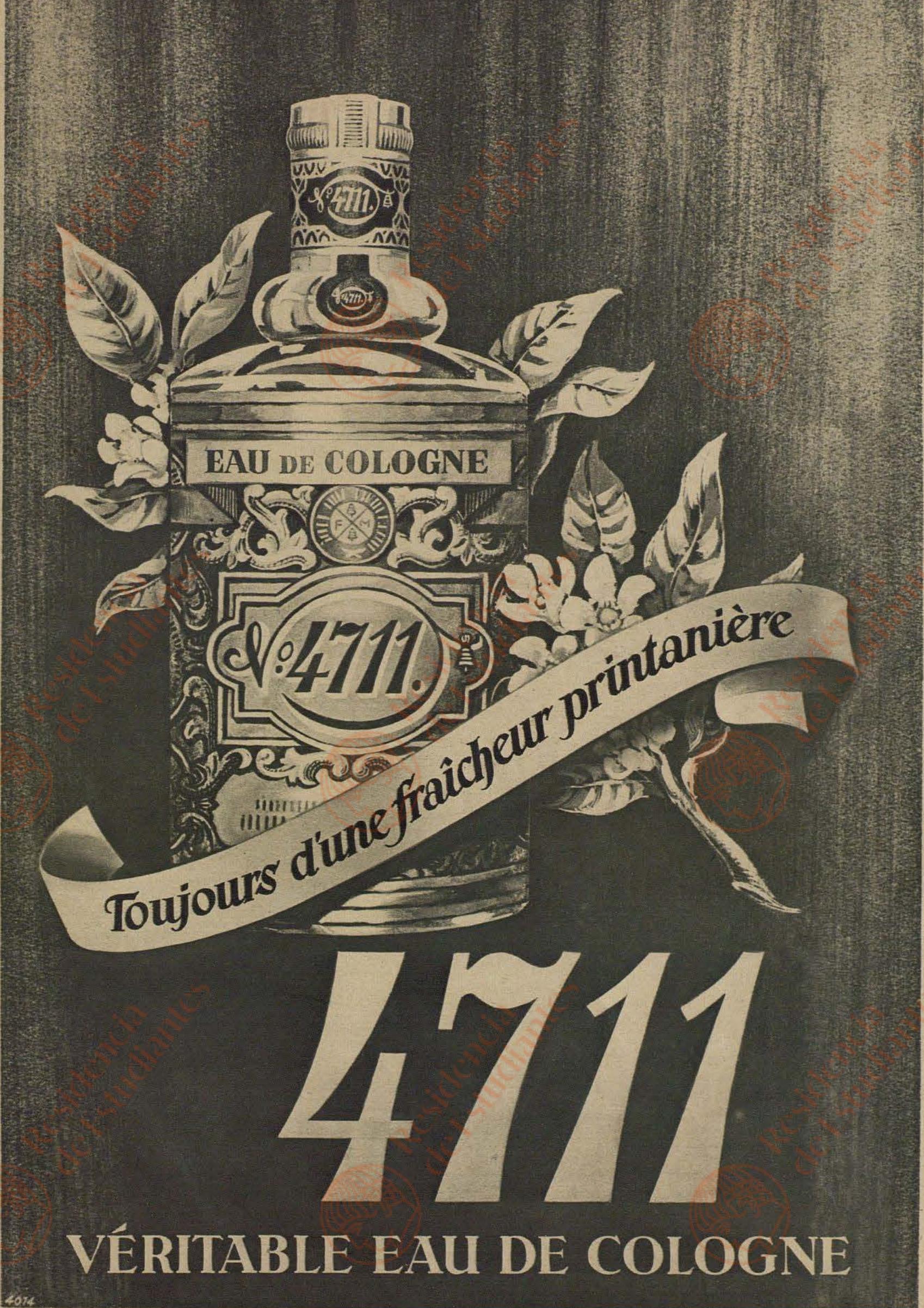
envoie des femmes au front

La fin du bataillon d'amazones de Smolensk

Elles méditent sur leur sort, ces amazones du tsar rouge, déçues dans leurs âmes de femmes, et elles se tiennent, pensives, dans le couloir de leur caserne

Blessée, l'âme meurtrie, cette prisonnière attend d'être transférée dans un camp





EAU DE COLOGNE

N° 4711

Toujours d'une fraîcheur printanière

4711

VÉRITABLE EAU DE COLOGNE



Ce n'est pas malin... Mais le tout est d'y penser!...

Que fera le soldat allemand si, au cours d'une marche en avant, il tombe sur des marécages?



On peut traverser, grâce aux skis, des terrains couverts de neige. «Pourquoi un appareil similaire ne nous aiderait-il pas à traverser un marécage?» se demandaient les pionniers ingénieux. Ils nattent, ils tressent des branches flexibles d'osier, en larges semelles; ce sont les «raquettes de marais»



Pas à pas, il avancera sur le bourbier perfide. Les «raquettes de marais» empêchent le pied de s'enfoncer dans la boue; et les uns après les autres, dans l'ordre donné, les hommes arrivent sur la terre ferme de l'autre côté

Le système d'attache des semelles tressées est analogue à celui des skis; seulement, il est beaucoup plus simple: c'est du fil de fer. A grandes enjambées, on peut grâce aux raquettes, traverser la dangereuse fondrière

Clichés: E. Bauer-PK

Avec le chien Scyth, sur la route de l'exil...

Avec M. Ivanoff, de Saint-Pétersbourg, dont j'avais, par hasard, fait la connaissance, nous étions assis dans un petit café turc, non loin des blanches colonnes du magnifique Dolma Bagtsche. M. Ivanoff m'avait affirmé que, depuis longtemps, il n'avait plus le sentiment d'être un émigré russe; depuis que, pour la seconde fois, il avait dû s'enfuir, quinze ans au moins s'étaient écoulés. Il avait fini par se créer une existence en Europe; et s'il n'avait pas amassé des millions, comme jadis sa noble famille à Saint-Pétersbourg, du moins le sort lui avait-il été favorable.

« Scyth est enterré là-bas ! » dit-il; et il montrait au loin les eaux bleues de la mer de Marmara qui miroitaient au soleil. « Il s'est sacrifié pour moi. Je sortais à peine de l'enfance. Là-bas ! » M. Ivanoff indiquait du doigt l'étroite bande d'eau qui sépare l'Europe de l'Asie Mineure. « Vous me croirez si vous voulez, trente-sept bateaux remplis de fugitifs ont croisé là, pendant huit jours, sans pouvoir trouver l'entrée du Bosphore. Alors parut un rayon de soleil, un seul, un divin rayon de soleil qui n'a lui que quelques secondes; mais il a sauvé des milliers de gens du désespoir et de la mort. On a beau n'être pas superstitieux, il y a des moments où l'on ne peut s'empêcher de croire à l'existence de forces supérieures. Scyth, c'était mon bouledogue, un stupide animal, auquel on dénie la raison. Il est enterré à Prinkepo. »

Alors M. Ivanoff se mit à conter l'histoire de Scyth, son bouledogue, pendant que des gens s'installaient aux petites tables de la rue, sirotaient leur café turc, puis se levaient et continuaient lentement leur promenade.

La baronne Osten-Sacken descendait de la famille immensément riche des princes Ténischeff. En 1912, à Saint-Pétersbourg, elle possédait déjà deux limousines, à une époque où les monarques eux-mêmes n'en avaient pas toujours; cela vous donne une idée de sa distinction. Parmi les objets précieux qui ornaient son palais de Kamenij Ostrom, il y avait une antique idole que le défunt prince avait rapportée de la guerre russo-japonaise. La baronne avait une meute de superbes chiens de race, un de ses caprices. La vieille idole chinoise fut cause qu'elle dut se défaire du plus beau chiot de la portée d'un bouledogue primé. « Ce jeune chien, disait-elle courroucée, se faisait détester, même de ses congénères, par son caractère diabolique. » Il ne cessait de se battre et de mordre tout ce qu'il rencontrait. Follement jaloux, exclusif dans son inclination comme la femme la plus tyrannique, le jeune bouledogue se consumait d'amour pour une maîtresse dont il ne laissait approcher personne. Son passe-temps favori était de bondir à l'improviste pour lui baiser, au vol, le nez ou la bouche. Les autres chiens, au moins, avertissent en remuant la queue ou en clignant l'œil; mais lui passait à l'attaque sans avertissement préalable, et causait parfois des frayeurs mortelles à la baronne. Elle racontait mille sottises commises par

l'animal auquel elle avait donné le nom de Scyth (Skyth, que l'on prononce Skiff en russe). Il lui avait semblé que ce nom évoquait bien la ruse sauvage de la race qui peuplait les steppes du sud de la Russie, des Scythes dont les anciens Grecs parlaient avec crainte et avec admiration.

Lorsque l'animal eut atteint l'âge de six mois, se révéla chez lui un défaut qui, joint à son caractère effréné, menaçait de devenir dangereux, plus tard. Lorsque Scyth mordait, nulle puissance

La baronne trouva la mesure comble. Sans avertir sa mère, la veuve du prince Ténischeff, — elle craignait que la princesse ne lui reprochât la perte du précieux souvenir, — elle envoya le bouledogue à une exposition de chiens de race et l'offrit à la vente. Le Hasard, en l'occurrence, se montra malin: ce fut la princesse douairière Ténischeff, elle-même, qui, pour mille roubles, acheta le bouledogue; et elle en fit cadeau à sa fille !

Quand sa mère lui ramena le mé-

d'aveux, d'exigences, de rancunes et de séduction. Nous devîmes des amis. J'avais alors sept ans.

Deux ou trois ans plus tard, ce devait être pendant la guerre, déjà se produisit une chose qui me sembla confirmer définitivement les relations de Scyth avec des forces mystérieuses. Le Russe n'aime pas les animaux. Il les frappe et les maltraite, quand il n'est pas obligé de les ménager pour des raisons égoïstes. Par exemple, il ne viendrait jamais à l'idée d'un cochon russe de faire un détour pour ne pas écraser un chien. Or, Scyth avait une prédilection pour les chevaux.

À Tsarskoïe-Selo, où, l'été, nous passions d'ordinaire nos vacances, il attendait durant des heures que les juments sortissent des écuries impériales; alors il bondissait pour arriver à leur bâsier les naseaux. À Saint-Pétersbourg, également, il aimait courir après les attelages; et c'est ainsi qu'il lui arriva, un jour, de se jeter sous un tramway. Le wattman freina brusquement; ce qui déjà n'était pas naturel pour un Russe, comme je l'ai dit. Nos tramways étaient alors munis d'une sorte de filet à l'avant; Scyth ne fut donc pas écrasé; mais il tomba dans l'appareil. Lorsque je l'en retirai, il me jeta un regard malicieux, de ses grands yeux bruns, gros comme des œufs de mouette. Il voulait me faire comprendre que rien ne pouvait lui arriver sous la protection d'anges gardiens dont l'omniprésence dépasse l'entendement d'humains sans imagination.



... entendis un cri; mais ce n'était pas Scyth qui l'avait poussé: le bouledogue avait sauté à la gorge du garde rouge...

au monde, n'était capable de lui faire desserrer les mâchoires contre sa volonté. Cela coûta d'abord la vie à l'un des bouledogues de la même portée, puis à une ravissante levrette. Pourtant, Scyth n'avait pas d'instincts sanguinaires, loin de là. Il aimait, par-dessus tout, la fière solitude de l'original, plus redouté qu'aimé, celle de l'être appelé à de grandes choses, étranger parmi les siens.

La jalousie de Scyth causa la perte de la précieuse idole chinoise. C'était une statuette de trente centimètres de haut, à peu près; et la baronne Osten-Sacken l'admirait et la contemplait trop souvent pour que Scyth pût souffrir, sans protester, un tel commerce. Sans que rien le fit prévoir, il sauta à la hauteur de l'épaule de sa maîtresse, happa la statuette, la broya entre ses mâchoires. Saignant du museau et des babines, il ne lâcha prise que lorsque les forces lui manquèrent.

chiant animal dont elle avait voulu se défaire, la baronne dut voir là bien plus qu'une amère plaisanterie. Par un autre hasard également — à cette époque nous voyions partout le hasard: nous étions libéraux, éclairés — mon père, avocat des Osten-Sacken, se trouvait précisément au palais et, par politesse, ne put refuser un aussi précieux cadeau qu'un chien de mille roubles. Désiruse de se débarrasser immédiatement de l'animal intraitable, la baronne le fit mettre dans une de ses limousines et transporter chez nous. Mon père était furieux, il ne pouvait pas souffrir les chiens; ma mère et la gouvernante allemande avaient peur de Scyth qui grondait quand elles approchaient. Il ne voulait pas qu'on le touchât. Mais quand il me vit, il bondit de joie et me fit des amitiés. Il avait fait son choix à première vue. Moi aussi, j'ai toujours le poil soyeux de l'animal, blanc, taché de noir, ses yeux bruns pleins

Pendant l'été de 1918, le centre de Saint-Pétersbourg semblait frappé des coups d'un sombre destin. Le plus grand désordre y régnait. Dans les rues élégantes, où jadis habitaient les diplomates étrangers, les gros industriels, les personnages importants de la capitale, le crépi tombait des façades des maisons à l'abandon; des fenêtres, aveuglées par des planches, sortaient des tuyaux de poêle qui laissaient échapper dans l'air étouffant la fumée de feux de bois. La plèbe s'était, au hasard, nichée dans les demeures seigneuriales abandonnées. Pour rentrer chez nous, je devais longer avec Scyth une de ces rues, jadis préférées du corps consulaire. J'avais alors treize ans...

La Mochovaïa Vlitsa, où d'élégants équipages stationnaient, autrefois, devant des portails brillamment éclairés, était absolument vide. La sombre tristesse qui pesait sur notre existence m'accabla; elle accabla Scyth également; car, doué d'une sensibilité presque incroyable, l'animal devinait mes sentiments et les partageait. Les gens, minés par la peur et la faim, n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Neuf mois de régime soviétique avaient suffi à cela.

Le long de la rue déserte roulait vers nous un garde rouge. Je dis bien: roulait, car il était terriblement ivre. Il portait une sorte d'uniforme; revolver et grenades s'accrochaient à sa ceinture;

de l'épaule à la hanche lui pendait une bande de cartouches de mitrailleuse. Ainsi hérissé d'armes et crasseux, il hurla quelques injures à mon adresse. Je portais un uniforme de matelot et j'avais des souliers propres, preuve suffisante que j'appartenais à l'odieuse classe des bourgeois. Bien qu'il pût à peine tenir sur les jambes, il me bouscula fortement en passant. Chercher à esquiver cet être ou à m'enfuir n'aurait servi à rien. Si l'homme avait tiré sur moi, personne ne se serait soucié d'un adolescent en train de mourir, saigné à blanc. Evidemment, j'avais peur. Mes regards croisèrent ceux de Scyth. Mon chien fit entendre un soud grognement; ses grands yeux bruns me demandaient, on le voyait, ce qu'il fallait faire de ce coquin qui puaît l'alcool. J'entendis un cri, mais ce n'était pas Scyth qui l'avait poussé. Le bouledogue avait sauté à la gorge du garde rouge et ne lâchait pas prise. L'homme était tombé à la renverse, bras étendus. Sans avertissement, Scyth l'avait attaqué et renversé. J'avoue que je faillis perdre connaissance, tant j'étais effrayé. Une violente détonation me tira de mon saisissement et fit également lâcher prise au chien. Je le vis projeté en l'air et qui nageait dans le vide pour retomber avec dextérité sur les quatre pattes, malgré la formidable explosion qui l'avait lancé si haut et avait transformé le garde rouge en une masse informe. C'était à la fois effroyable et comique.

Scyth et moi, nous nous éloignâmes sans rien dire, car mon chien n'avait pas coutume de gaspiller ses forces en vains hurlements de triomphe.

La population avait, heureusement, peu à peu appris à vaincre sa curiosité et à se cacher lorsqu'une rencontre se produisait quelque part. Le garde rouge périt, sans que personne s'occupât de lui et sans avoir été vengé, tué par les instruments de meurtre dont il s'était chargé pour commettre des atrocités.

Maintenant, il me faut parler d'Olga. Bien qu'elle ne fût pas née pour accomplir des actes d'héroïsme, elle mérite cependant de ne pas être oubliée dans ce récit dont le but est de retracer la simple vérité.

C'était notre « serve ». Nous l'appelions Olga. Un visage plat et un peu niais, de rares cheveux couleur de terre, de petits yeux où l'on pouvait lire une indicible bonté, et toujours prêts à déborder de larmes, larmes de joie ou de chagrin. Sa mère avait été réellement de condition servile et Olga avait été offerte à la jeune Madame Ivanoff, ma future maman, comme une sorte de perle dans la corbeille de nos. L'émancipation des paysans, la

suppression du servage n'avaient rien changé à la façon de vivre d'Olga. Elle versait d'abondantes larmes de joie à l'idée qu'elle était devenue propriété inaliénable de la maison Ivanoff. Ma mère était son idole et elle m'adorait également. Elle éprouvait un respect superstitieux pour mon père; mais Scyth la méprisait à cause de son dévouement d'esclave. Bien qu'elle lui préparât sa pâtée, il l'ignorait, marquant ainsi le mépris que ressentent les natures fortes pour les âmes serviles. Lorsque Scyth, mon sauveur, et moi nous arrivâmes à la maison, hors d'haleine et encore tout consternés, ce fut Olga, le visage en larmes, qui nous ouvrit. « Notre pauvre petite mère ! gémissait-elle. Notre petit père et notre jeune monsieur ! »

Dans toutes les pièces régnait l'agitation et tout était pêle-mêle. Mon père brûlait des papiers dans le poêle de faïence. La chaleur rabattait la fumée qui remplissait toute la chambre. Ma mère me serra convulsivement dans ses bras. La gouvernante allemande, tout énervée, courait d'un coin à l'autre. La raison de ce remue-ménage était telle que les larmes me vinrent aux yeux, à moi aussi, bien que j'eusse un peu honte devant Scyth. Je n'arrivai pas à raconter notre aventure, parce que ce qui s'était passé entre temps était trop effroyable pour que l'histoire d'un garde rouge, qui s'était fait justice lui-même, pût éveiller le moindre intérêt.

Voici ce qu'il en était. Dans le journal du soir on pouvait lire, avec indication de la demeure, des nom et prénoms, que le tribunal de Moscou avait condamné à mort, par contumace, l'avocat Ivanoff. Mon père, qui travaillait avec un grand nombre de missions diplomatiques étrangères, avait eu quelque correspondance juridique avec le consul anglais de Moscou. Lors d'une perquisition au consulat anglais, on avait confisqué cette correspondance et elle avait suffi pour faire déclarer mon père coupable de haute trahison et ennemi du peuple russe, souverain. C'était par pur hasard — comme nous ne croyions déjà plus au hasard à cette époque, disons donc : la Providence. La Providence avait voulu que ce fut par le journal et non par une balle tirée dans la nuque par quelque Tchékiste que l'avocat Ivanoff connut son crime et la peine qui l'attendait.

J'appris alors à admirer mon père. Tout en dirigeant avec calme l'emballage des objets de ménage, il affirmait tranquillement que les agents de la Tchéka, ne sachant pas lire, cela durerait longtemps avant que le jugement publié dans les journaux parvint à Saint-Pétersbourg, aux agents chargés de son exécution.



... Un pied sur le quai, l'autre sur la passerelle, mon père s'efforçait de secouer l'étreinte du fonctionnaire qui l'avait saisi par le bras. On voyait accourir des hommes en uniforme ...

La Mitropa mit à notre disposition un wagon-lit qui fut accroché au train régulier pour le sud. La Tchéka, police qui, depuis, fut la maudite Gépou, nous fournit une escorte pour nous protéger : deux Tchékistes bardés d'armes et relativement à jeun. Les membres de la police rouge, dont c'eût été la tâche d'exécuter le sieur Ivanoff, bel et bien condamné à mort, nous aidèrent à installer nos bagages dans le train. Ils faisaient peur à ma mère, et chaque fois que l'un de ces coquins venait prendre nos ordres, elle fermait les yeux, saisie d'horreur. Scyth haïssait les Tchékistes; et si jamais j'avais mis en doute les dons surnaturels de ce chien merveilleux, ce doute se serait dissipé durant le voyage. Pendant les six années de son existence, Scyth n'avait connu qu'amour sans partage ou haine sans borne; mais en présence des Tchékistes, il devint méconnaissable. Ses yeux intelligents, où brillait le feu du courage, perdirent leur éclat et n'exprimèrent plus qu'une simplicité bonasse.

Le ton de ses aboiements révélait une confiance aveugle, le besoin d'être protégé; et les Tchékistes qui formaient notre garde d'honneur se complurent dans le rôle de braves gens que leur suggérait le chien. Inutile de dire qu'avec moi, Scyth entr'ouvrirait les abîmes de son âme astucieuse lorsque mon regard plongeait dans ses yeux mélancoliques de penseur. Autour des sbires de Lénine, il sautillait avec empressement et, ce que nous n'avions pas le courage de faire, il trompait ces brutes en les flattant, et avec quelle ruse, quelle habileté !

Olga, dans sa simplicité d'âme, comprenait fort bien Scyth. Elle le regardait avec une expression de touchante reconnaissance et agissait à son exemple. Son cœur lui avait enseigné à imiter une créature au sûr instinct. C'est ainsi que nous arrivâmes à passer trois journées dans notre wagon-lit, le contre-révolutionnaire condamné à mort, sa famille et ses gardiens. Un mot imprudent aurait suffi pour tout découvrir; mais la grâce de Dieu et le bouledogue nous protégeaient.

Arrivés à la frontière de l'Ukraine, notre wagon, que remorquait seul une locomotive, s'arrêta en pleine campagne. Palabres entre le mécanicien, le chauffeur et les Tchékistes. A moins d'une verste se trouvait la ville d'Orscha, tombée aux mains des troupes allemandes. Les Tchékistes se refusaient

à pousser plus loin. Malgré les objurgations de mon père, on fit machine arrière et nous rebroussâmes chemin jusqu'à la dernière gare au pouvoir des Russes.

Le commandant de la gare, un ancien mécanicien au nez rouge et qui n'aurait pas déparé la collection des figures comiques de Gogol, faisait la sourde oreille. « Barine, ils nous tueront ! » répétait-il au moins cinquante fois. Il croyait fermement que les Allemands d'Orscha fusillaient tous ceux qui osaient se présenter. Mon père fit un sacrifice. De ses propres mains, il avait emballé un vieux cognac d'origine qu'il avait coutume d'offrir à ses amis d'affaires, à Saint-Pétersbourg. Durant trois jours, il arrosa copieusement l'ancien mécanicien de troisième classe avant de pouvoir lui insuffler une velléité de courage. Une locomotive qui servait à la manœuvre refoula notre wagon-lit jusqu'à Orscha. Aucune trace d'Allemands. Ils n'avaient peut-être jamais existé que dans l'imagination de ces gens. Vite nous avons descendu nos bagages sur le quai de la gare et notre protecteur, complètement ivre, s'en retourna en Russie rouge sans que lui fût arrivé le moindre mal. Nous nous mimes à la recherche de l'unique hôtel d'Orscha. A notre grande surprise, nous aperçumes aux étalages de pleins sacs de sucre. Depuis une année nous n'avions vu pareille merveille. Nous n'avons pas fermé l'œil pendant cette nuit passée dans un hôtel grouillant de vermine. Le lendemain, nous sommes partis dans un wagon bien propre que les troupes allemandes d'occupation nous avaient procuré, d'abord pour Kiev, puis pour Odessa, afin d'y attendre des temps meilleurs et le triomphe d'une contre-révolution que souffraient tacitement les Allemands.

Mais les symptômes de la débâcle allemande se multipliaient. Une sorte de délire s'empara d'Odessa. Lorsque les troupes allemandes se retirèrent, une lutte générale se déchaîna. Les Français occupèrent la ville et durent l'abandonner, eux aussi. On tirait jour et nuit. Personne ne savait contre qui on luttait.

Les Grands-Russiens se battaient contre les Ukrainiens à coups de mitrailleuse et de grenade; puis ils s'unissaient contre les bolchevistes. Des Russes, des Juifs, des Grecs remplissaient rues et cafés d'où sortaient des cris d'ivrognes; et, assez souvent, le bruit de détonations. Nous ne pouvions donc rester à Odessa. Mon père réussit à décider un Grec, nommé Papandopoulo,

Suite page 46



... Le commandant de la gare, un ancien mécanicien au nez rouge, et qui n'aurait pas déparé la collection des figures comiques de Gogol, faisait la sourde oreille ...



Deux mondes

Dès que les localités menacées par l'approche des troupes allemandes ont été évacuées, les Soviets incendent les maisons des « camarades »

↓ Immédiatement après l'occupation d'une localité, les soldats allemands tentent de sauver des flammes les demeures de la population

Clichés: Göhring-PK.



Les tanks percent la ligne Staline

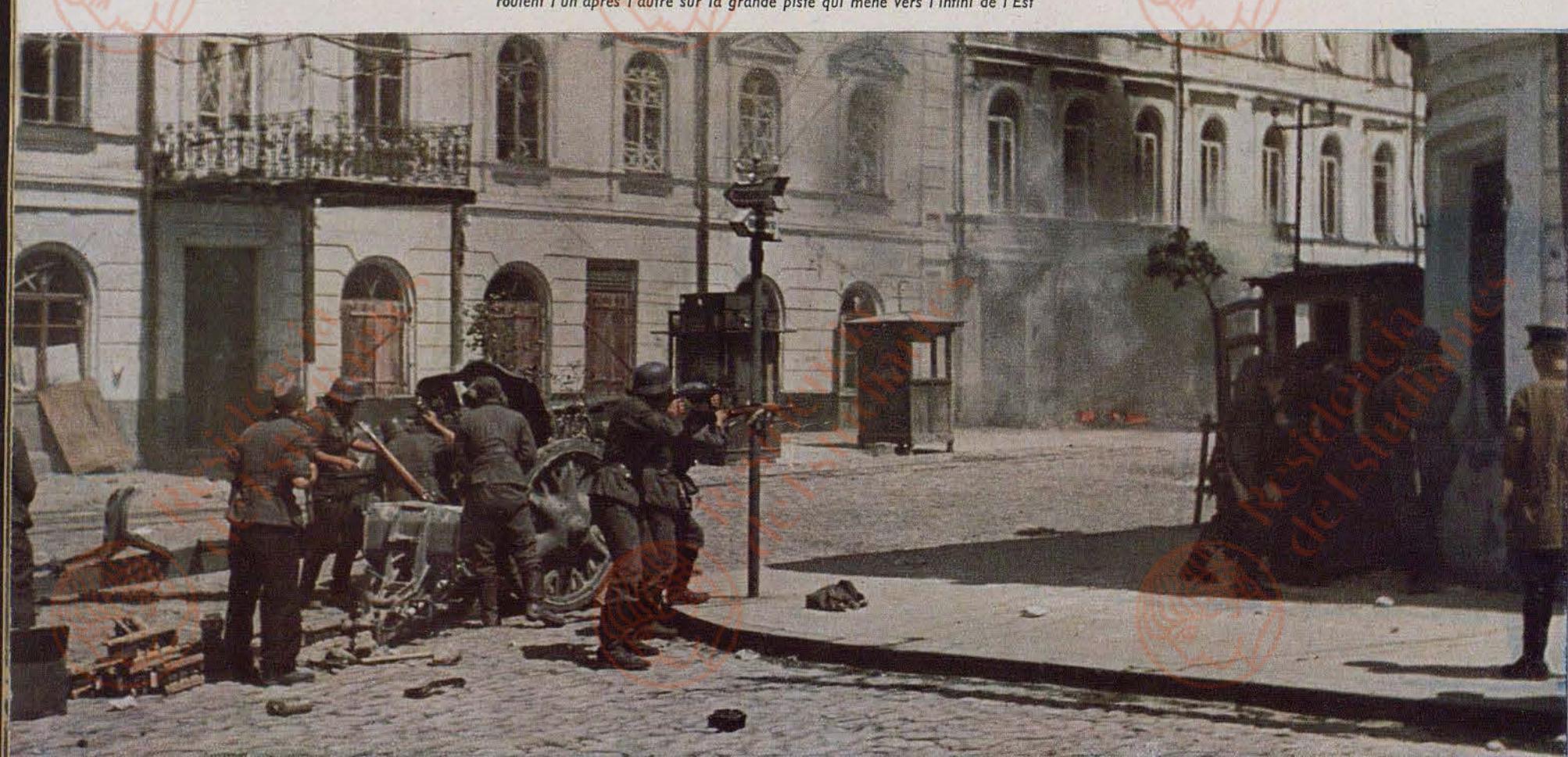
L'infanterie marche sur leurs traces



Se rendant au premier échelon de sa division, le général des chars a quitté sa voiture un instant, afin de donner de nouveaux ordres à quelques commandants de compagnie



La route de la victoire. Les chars, dans un nuage de poussière roulent l'un après l'autre sur la grande piste qui mène vers l'infini de l'Est



Combats dans les rues de Jitomir. Avec un acharnement tenace, les troupes soviétiques essaient de tenir la ville. Rue après rue, îlot après îlot doivent leur être arrachés en faisant appel aux engins d'accompagnement de l'infanterie

A droite: Touché par le canon antichar allemand, un tank soviétique a dû stopper; des camions qui roulaient chargés de munitions ont été forcés à s'arrêter; les voilà en feu!

Clichés: Emil Grimm-PK.





Tambours et trompettes en tête, au pas de parade, plusieurs fois par semaine, durant les mois d'été, la jeune garde de Tivoli défile dans les allées du magnifique parc d'attractions de Copenhague, universellement renommé. Chaque automne, des garçons de 7 à 15 ans, soigneusement sélectionnés parmi les nombreux candidats, sont solennellement incorporés dans la garde, selon la tradition de la capitale danoise

Photo : Barbara Lüdecke

La garde lilliputienne de Copenhague



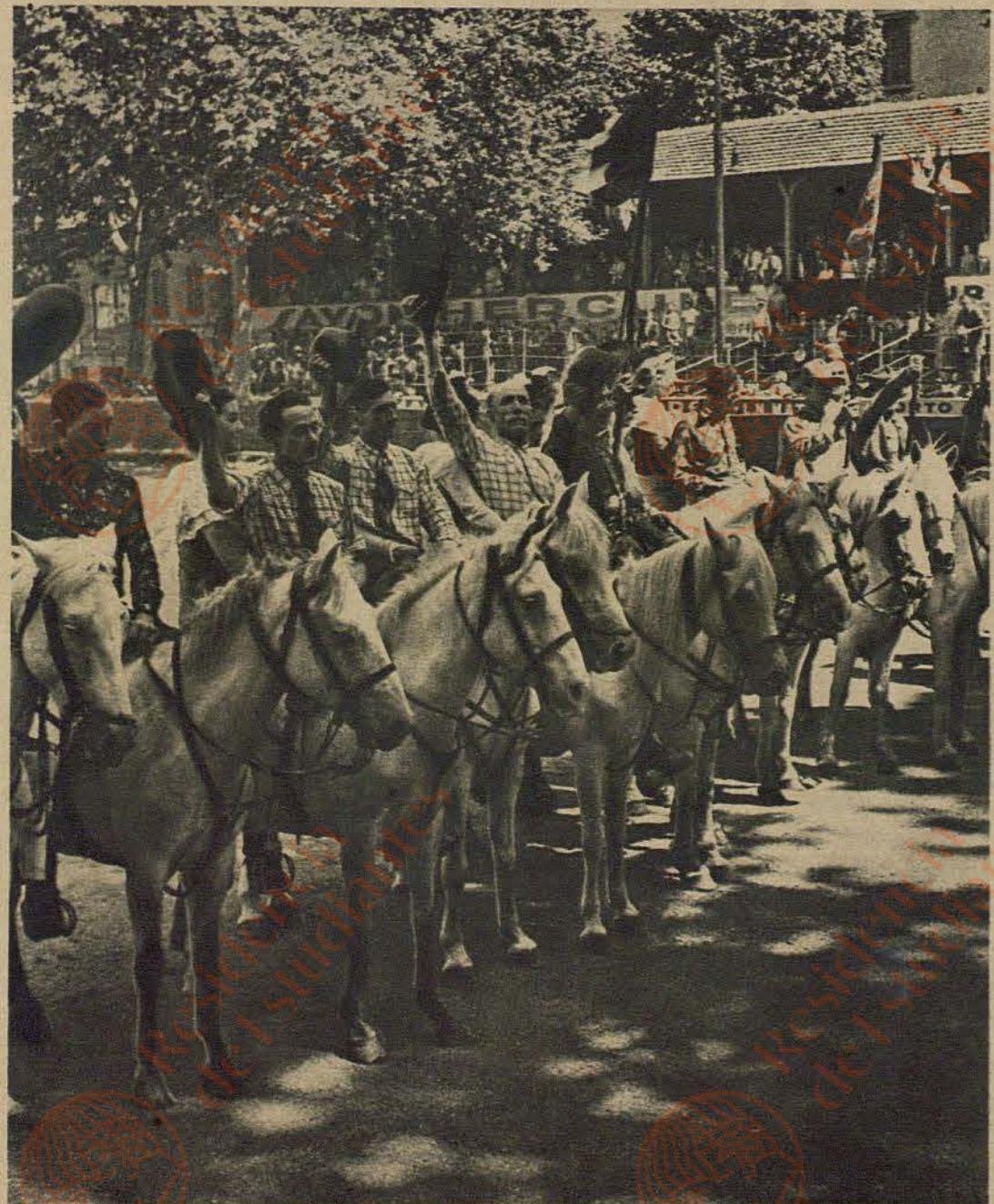
C'est un double plaisir ! Les uniformes rouge et blanc ravissent et les jeunes garçons qui les portent et les visiteurs de Tivoli

Comme une véritable musique militaire, les trompettes lancent dans les airs les morceaux appris au cours des soirées d'automne

Dimanche à Marseille

Photographies d'André Zucca

Un ciel d'azur rayonnant, une ville ensoleillée, multicolore, un labyrinthe de quais, de bateaux, l'air qui retentit du hurlement des navires, du son strident des véhicules de la rue. Voilà Marseille ! Là-haut, à 150 mètres, se dresse Notre-Dame de la Garde, au-dessus du grouillement des rues et des squares, au-dessus des mâts et des voiles; et Marseille, à ses pieds, s'étend confiante, puissante, fière et prospère...



Dimanche, c'est jour de fête ! Aux arènes du Prado, Marseille accueille les guardians du marquis de Baroncelli. Les hommes de la Camargue sont venus, du delta, présenter les jeux anciens de Provence ; le pays commence à retrouver sa foi dans le sol natal, dans ses traditions

Les lambourins et les galoubets sont là, eux aussi. Légers et gracieux, ils rythment la mélodie des danses transmises depuis des siècles. La foule étonnée, dans l'arène, les écoute. On reprend au retrain ; applaudissements et bravos se déchaînent, tous attendent impatiemment la suite...





De jeunes Arlésiennes accompagnent les cavaliers. Ce sont des femmes très belles qui, dans leurs poses et dans leur maintien, ont conservé l'héritage des anciens colons de la province Romaine. Comme une élégante écharpe, une coiffe minuscule pare leurs cheveux relevés. La soie fleurie les vêt à prolusion, tombe jusqu'aux pieds, et une mantille de dentelle ancienne drapé, avec dignité, leurs épaules d'une fraîcheur juvénile. Avant d'entrer dans l'arène, un dernier examen à la beauté...



... et une dernière fois encore, on « lui » serre les mains. J'espère qu'il n'ira pas flirter avec une autre ! Les jeux de l'arène offrent tant d'occasions ! Il y a, par exemple, celui des mouchoirs...

... il s'agit d'arracher à l'adversaire un mouchoir qu'il porte noué légèrement au bras. Les jeunes gens, aux chapeaux gigantesques, se sentent à l'aise sur leurs chevaux. Le tournoi dure longtemps ; mais une fois le mouchoir dérobé, le cœur des jeunes filles commence à battre plus vite. Car le vainqueur offrira le trophée en hommage à la belle qui sut capter son cœur volage



Le jeu de la pêche : en plein galop, il s'agit d'attraper le fruit, adroûtement. Mince et provocant, un gracieux corps de jeune fille se penche, en quête de son chevalier. Et quand arrive l'élu, la belle se hausse davantage sur la pointe des pieds pour l'offrande ; mais pour tous les autres, prestement, la main retire l'assiette, le fruit... et le cœur !

Et pour finir, ce sont toujours les jeunes filles qui gagnent ! Et cela dans tous les sens du mot, car il va de soi que le chevalier, assez aimé pour avoir dérobé le fruit, doit l'offrir à sa dame. Tous ces jeux ont la galanterie d'une cour d'amour, agréable et sensuelle.



Et voici revenues les vieilles danses provinciales. Le « jeu des courdellos », la ronde des rubans offrent des images gracieuses, permettant d'admirer pleinement le somptueux costume de l'éte des Arlésiennes. Il est curieux de constater que des danses semblables se rencontrent dans bien d'autres coins de l'Europe. Ici et là, les jeunes filles, tournoyant, nattent en jouant les flots de rubans multicolores

Et voici la survivance d'une coutume de la vieille France. Un baise-main remercie le marquis de Baroncelli, noble conservateur des traditions provençales. La fête s'achèverait-elle ainsi ? Non, car nous sommes à Marseille...





Matadors à qui mieux mieux ! La fête s'achève par la course au taureau sauvage ! S'il sait bien courir, tout Marseillais peut affronter le taureau. Il s'agit simplement d'arracher à l'animal une cocarde, d'un geste adroit. Certains joueurs audacieux et courageux y réussissent parfaitement ; mais tout le spectacle n'est...



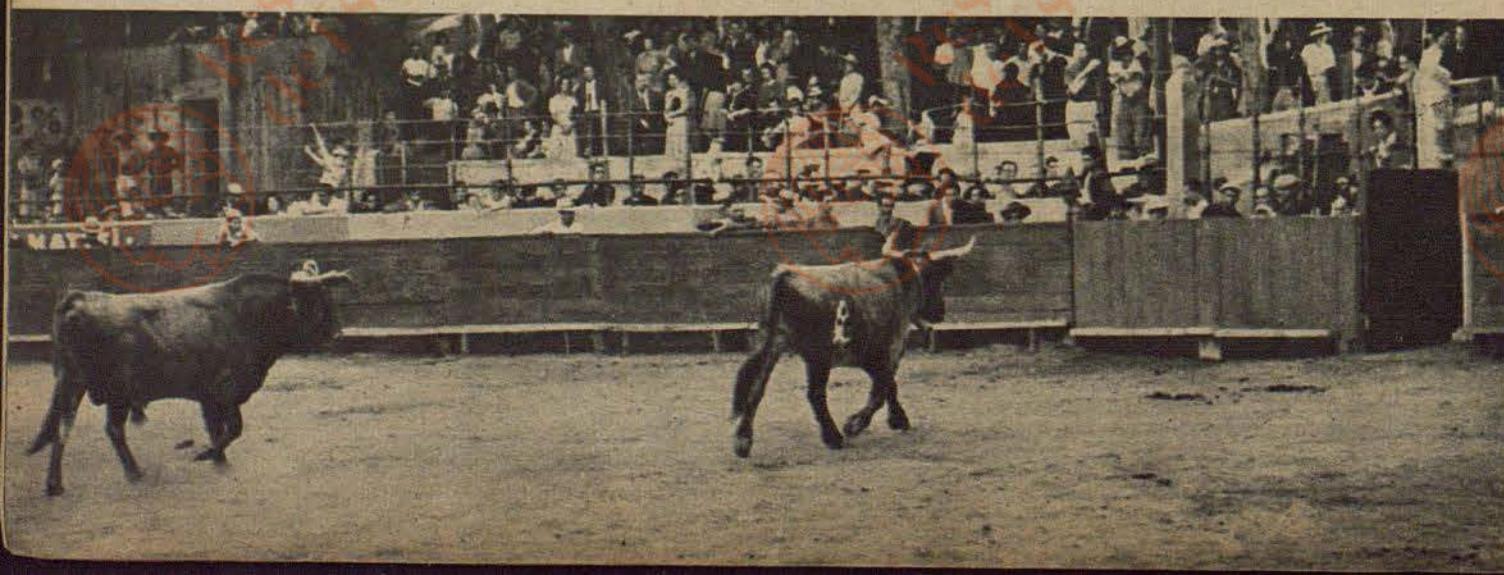
... qu'une désopilante compétition de courses et de sauts. Criant comme des sauvages, les amateurs assaillent le taureau de tous côtés ; l'animal se trouve cerne. Le voilà, planté sur ses pieds, indécis. Soudain, il prend son élan, et tous ces toréadors d'occasion se précipitent à qui mieux mieux et sautent la barrière protectrice ! Avec Iracas, les cornes du taureau, heurtant le bois de la palissade, s'y enfoncent profondément ; et déjà le jeu a repris, déjà les amateurs approchent la bête à distance respectueuse



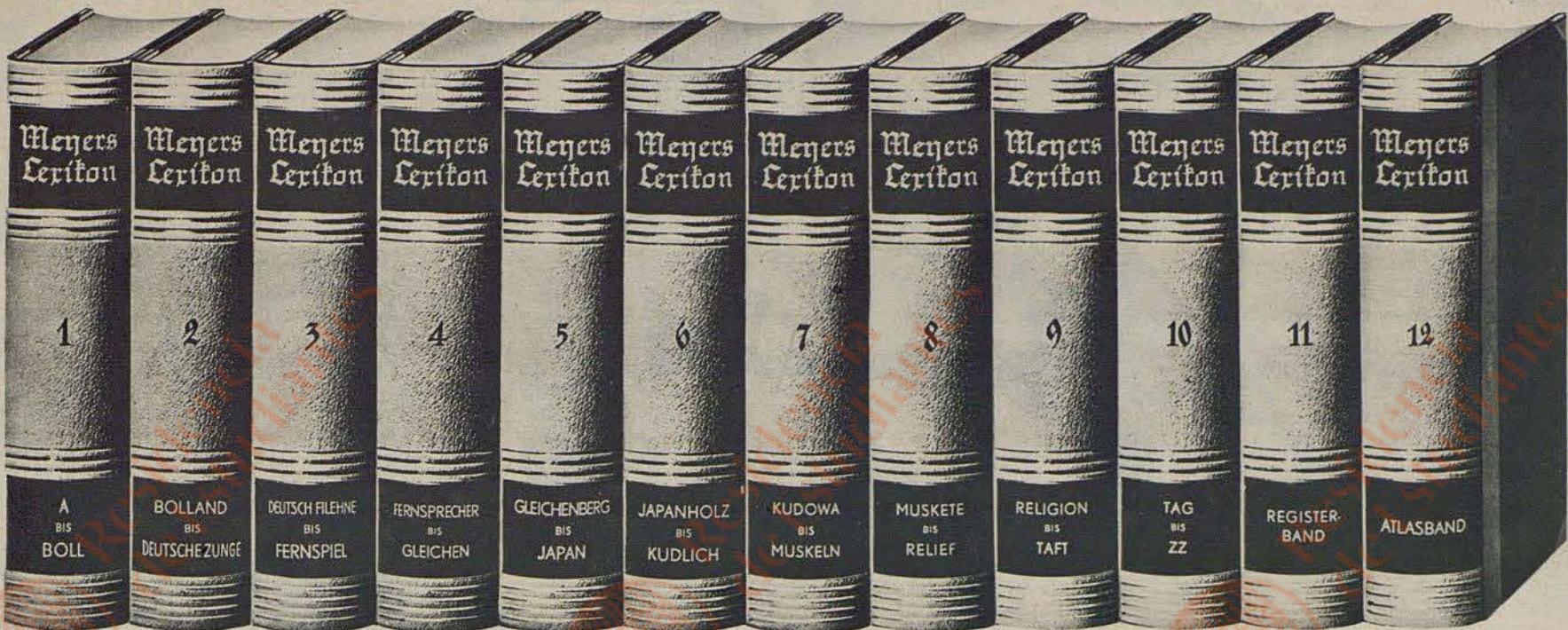
«Hou! Hou!» Aux premières loges, la jeunesse assise se passionne au bruyant spectacle et un rire éclatant accueille les amateurs chaque fois que, par des sauts fantastiques, ils échappent à l'animal en fureur



Un téméraire affronte le taureau, avec une cape rouge ; seulement, il n'a point ce chic suprême qu'il a si souvent admiré chez les matadors authentiques. Son empressement l'dessert. Géné et maladroit, il accroche de l'étoffe écarlate la tête du taureau, comme s'il voulait couvrir d'une mante les épaules de la bête. Mais, malgré tout, il risque un bel encornement : et son courage déchaîne un tonnerre d'applaudissements



Et c'est la fin ! On pousse une brave vache à la rencontre du taureau excité et, sans hésitation, docilement, il la suit à l'étable. Des cris sauvages l'accompagnent. Marius aura trouvé, dans toute cette fête dominicale, l'occasion de bonnes galéjades, et il n'a pas fini de narrer toutes les aventures et toutes les émotions qu'il aura vécues dans son combat inouï avec le taureau !



L'ENCYCLOPÉDIE MEYER

Un simple exemple:

Monroedoktrin (menrō-), am 2.12.1823 vom Präs. der Ver. St. v. A. Monroe abgegebene Erklärung, die besagt, daß die Ver. St. v. A. sich von europ. Angelegenheiten fernhielten, daß daher aber auch die europ. Mächte kein Recht hätten, in Amerika zu intervenieren oder neues Gebiet zu erwerben, ferner, daß die Ver. St. v. A. die Durchsetzung dieses Anspruches auch zugunsten der süd- und mittelamer. Staaten übernehmen würden . . . Im Interesse der Ver. St. v. A. wurde aus der M. das Recht für die Union abgeleitet, oberster Schiedsrichter in allen amer. Streitigkeiten und auch in Streitfällen zw. amer. und europ. Staaten zu sein. Die in der M. ausgesprochene Zusage der Nicht-intervention in Europa und damit auch die M. haben die Ver. St. v. A. im Weltkrieg gebrochen, um das auf Seiten der Entente investierte, vorwiegend jüd. Kapital zu retten. Auch die Einmischungsversuche des Präs. Franklin D. Roosevelt in europ. Angelegenheiten zugunsten der westeurop. „Demokratien“ stellen flagante Verletzungen der M. durch ihre eigenen Verfechter dar. Lit.: Edington, „The Monroe Doctrine“ 1904; Th. Roosevelt, „American Ideals“ 1898 . . . (insges. 36 Zeilen).

Edition nouvelle entièrement refondue

8^e EDITION EN 12 VOLUMES

Nous ne pouvons, dans ce cadre restreint, présenter qu'un seul exemple puisé dans ce vaste ouvrage; mais il vous montrera sous un nouveau jour une question dont vous entendez aujourd'hui, fréquemment parler, et dont la signification et l'origine ne vous étaient peut-être pas familières. Si ce simple exemple a réussi à augmenter le bagage de vos connaissances, jugez dans quelle mesure considérable pourra le faire l'Encyclopédie Meyer qui contient:

**300.000 Définitions et Commentaires,
environ 20.000 Gravures,**

et près de 400 cartes, la plupart en couleurs, de tous les coins du monde. Celui qui cherche une documentation rapide et complète sur n'importe quel sujet, la trouvera dans l'Encyclopédie Meyer qui fournit le renseignement idéal. Cent ans d'expérience garantissent son exactitude.

**Les expressions vieillies,
les interprétations périmées ont été éliminées**

car les événements nouveaux, les récentes modifications ont été portés en appendice des questions qu'ils concernent. Ces suppléments fournis gratuitement sont joints aux volumes à paraître.

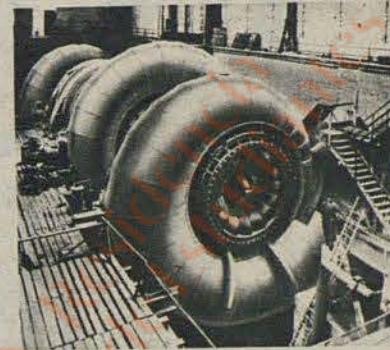
**C'est la moins coûteuse
des grandes encyclopédies allemandes**

(Elle n'est éditée qu'en langue allemande)

Prix total des 12 volumes :

- a) en imitation cuir: RM 180.— 25 % d'escompte à l'exportation: RM 135.—
- b) dos cuir véritable: RM 240.— 25 % d'escompte à l'exportation: RM 180.—

25% L'Escompte ne joue que pour les paiements en monnaies étrangères, en Reichsmark libres ou de clearing; les paiements en Reichsmark papier, en timbres-poste et les virements d'avoirs bloqués ne bénéficient pas de cet avantage.



Installation d'une turbine à spirale de 29.500 C.V. pour une hauteur de chute d'eau de 58 mètres



Professeur Willy Messerschmitt
le célèbre constructeur d'avions

Détachez le bon ci-joint; envoyez-le nous, et vous recevrez des fac-similés complets du texte et des gravures, avec reproduction en couleurs des 12 volumes, sans aucun engagement de votre part. L'Encyclopédie Meyer est également vendue à crédit, contre versements mensuels minimes, sans aucune majoration du prix de vente.

Expédition sans frais de douane; facilités de virements.

FACKELVERLAG

Abt. Exportbuchhandlung, Stuttgart N 478
Service d'Exportation de Librairie
"Meyer" la plus grosse vente du monde!

Au Fackelverlag, Abt. Exportbuchhandlung, Stuttgart N 478

BON

Veuillez me faire parvenir gratuitement et sans engagement de ma part, des fac-similés du texte et des images de l'Encyclopédie Meyer, avec reproduction en couleurs des 12 volumes.

Nom :

Prénoms :

Profession :

Domicile :

Bureau de poste :

Rue :

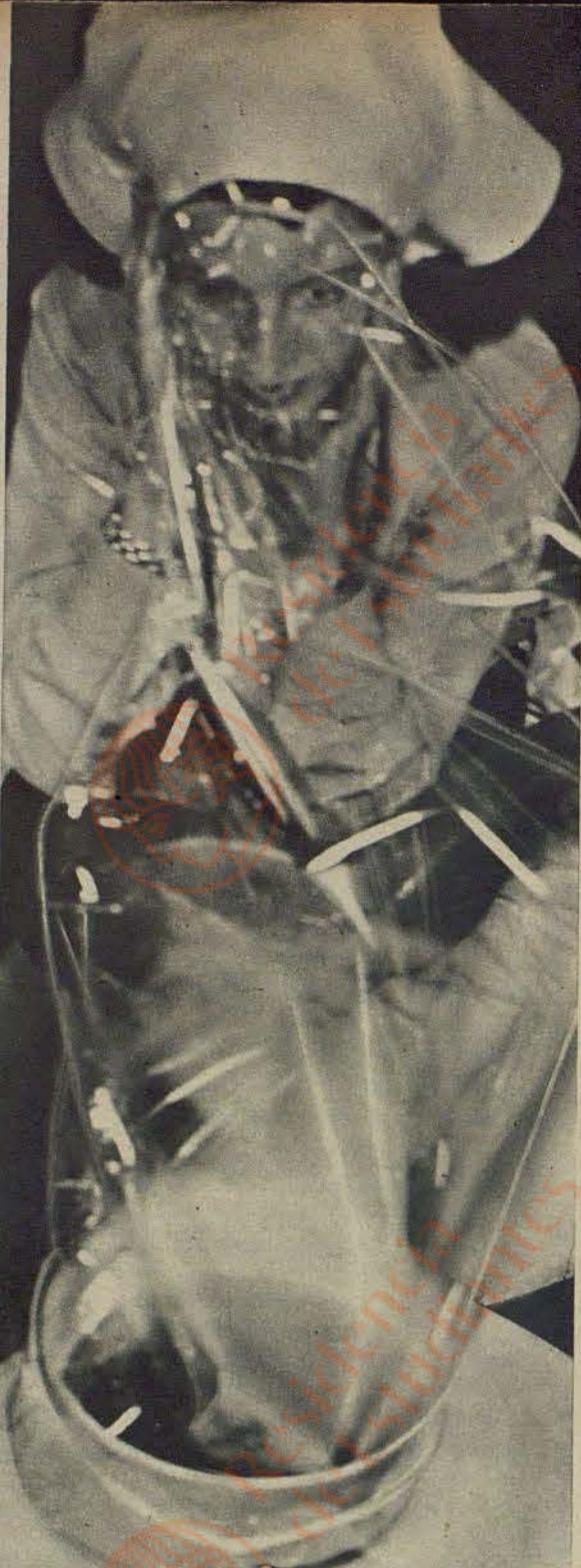
Numéro :



La petite sorcière moderne : de vertes brindilles, des baies, des herbes, voilà de quoi composer bien des boissons magiques, d'un miraculeux effet



Avec des marrons d'Inde on peut faire un masque rafraîchissant et stimulant la peau du visage. Les marrons épluchés sont moulus; la farine fine a le merveilleux effet d'une fontaine de Jouvence. Il est également bon de conserver, pour les soins de beauté d'hiver, des herbes et des baies que l'ont fera sécher



Beauté... gleanée dans les prés

La farine de marrons mélangée au kaolin suffit pour composer un masque. Avec un pinceau, on applique le mélange sur la peau. Pour rafraîchir le visage, il suffira d'appliquer à froid, avec un tampon d'ouate, une lotion à base d'herbes. La peau deviendra douce comme de la soie

Un remède merveilleux de la botanique : faites cuire dans un récipient de la menthe, de la camomille, du mélilot, de la mélisse et du mouron. La vapeur nettoie la peau. Vous couvrez le récipient d'un sac sans fond en cellophane lié autour de votre tête, et la vapeur concentrée caresse agréablement votre visage



Trois Recettes

Bains de vapeur pour l'entretien de la peau. Mettre dans un récipient : une cuillerée à soupe de romarin, de giroilles d'or et d'arnica. Verser dessus un litre d'eau bouillante. Voici deux autres compositions : Pensées et feuilles de presle, une cuillerée à soupe de chaque plante. Et encore : camomille et fleurs de tilleul; une cuillerée à soupe de chaque plante

Comment nourrir la peau. Laisser macérer, pendant 24 heures, 10 grammes de pépins de coing dans 90 grammes d'eau de roses ou d'eau distillée froide. Filtrer ensuite à travers un linge fin. Ajouter un soupçon de niphagine (substance destinée à conserver le mélange). Après le bain, appliquer cet aliment de la peau sur le visage et sur tout le corps

Masque de beauté. Eplucher un marron d'Inde, le moudre dans un moulin à amandes. Laisser sécher au soleil. Réduire en poudre dans un mortier. A la farine obtenue, ajouter une cuillerée à soupe de kaolin et une cuillerée à soupe d'eau. Remuer pour obtenir une pâte épaisse. Appliquer le produit sur le visage bien nettoyé et graissé, en ayant soin de ne pas toucher les yeux. Laisser le masque en place 10 à 20 minutes; puis l'enlever à l'éponge

La connaissance du « secret » des herbes de beauté n'a rien de magique. L'usage des plantes cueillies dans les prés donne une peau claire, nette et resplendissante

Roosevelt, empereur du monde?

bon vouloir, de manière à pouvoir y exercer non seulement un contrôle économique mais également un contrôle politique et militaire.

Lorsqu'on apprend, de plus, que, sur le sol africain, des ingénieurs, des techniciens, des spécialistes américains construisent, au sud de Dakar, à Bathurst, en Sénégambie anglaise, des aérodromes, des terrains d'atterrissement, des abris; que l'on annonce déjà la mainmise sur le Libéria; qu'après l'occupation du Groenland et de l'Islande, des spécialistes américains construisent dans le nord de l'Irlande des bases pour l'aviation, il devient clair comme le jour que l'Amérique ne veut pas uniquement assujettir l'Allemagne ou l'Italie, mais l'Europe tout entière, y compris l'Angleterre. Elle espère être en mesure de prouver que l'Europe dépend, non seulement de son bon plaisir en ce qui concerne le ravitaillement en vivres, mais qu'elle peut aussi lui infliger des sanctions militaires. L'Europe doit, avec l'Angleterre, devenir une colonie docile de l'économie américaine; et Washington ne fait plus aucune différence entre les divers Etats européens. Observons enfin l'appui sans réserve accordé par les Etats-Unis aux Soviets. On connaît depuis longtemps les intentions hostiles de l'U.R.S.S. à l'égard de l'Europe, intentions dont la mise à exécution aurait à jamais ruiné la vie culturelle de notre continent. On voit ainsi que les Etats européens sont liés par un destin commun, qu'ils ont à défendre les mêmes droits vitaux contre le même ennemi, les mêmes menaces.

Les tentacules s'étendant sur l'Asie

Les Etats-Unis lancent leurs tentacules au-delà du Pacifique, vers l'Asie, avec la même brutalité qu'ils ont employée pour les étendre au-delà de l'Atlantique. Dans cette partie du monde, le Japon et les puissances qui sont ses alliées ou ses amies, le Mandchoukouo, la Chine de Nankin, l'Indochine française, le Thaïland, sont exposés à une pression croissante de l'Amérique. Là encore Roosevelt cherche à resserrer plus étroitement son étreinte. L'Amérique poursuit l'encerclement du Japon, la puissance prépondérante d'Extrême-Orient, en employant toutes les ressources, tous les moyens, militaires, politiques ou économiques. Depuis que le bolchevisme, durement harcelé par les forces armées de l'Europe, a cherché son salut en se faisant le vassal de l'Amérique, tout comme l'Empire britannique l'avait déjà fait avant lui, Roosevelt a maintenant la possibilité de tenter, par le nord, l'encerclement du Japon, ce qui, jusqu'à présent, ne lui avait pas particulièrement réussi. L'Alaska dont la pointe occidentale s'étend à quelques milles de l'extrême pointe orientale au nord de la Sibérie et qui, du reste, avec la longue chaîne des îles Aléoutiennes, forme une sorte de passerelle vers le nord-est de l'Asie est depuis longtemps une base importante pour la flotte et les forces aériennes de l'Amérique. Le port de guerre de Dutch-Harbour, dans l'île d'Ounalaska, la plus grande des Aléoutiennes, est devenu, au nord, le pendant du grand port de Pearl-Harbour dans l'île de Oahov, la plus impor-

tante de l'archipel des Hawaï. Les Hawaï, considérablement fortifiées, forment le noyau de l'avance américaine à travers l'océan Pacifique. Cependant, au nord du grand océan, l'encerclement ne faisait pas les progrès voulus, parce que des tempêtes fréquentes et d'épaisses brumes enlevaient leur valeur aux bases des Aléoutiennes et de la côte méridionale de l'Alaska. Les Américains, qui n'ont pas accordé pour rien leur aide aux Soviets, veulent maintenant que les bolchevistes leur concèdent des bases au nord-est de la Sibérie. Dans un traité conclu avec les Soviets, ils leur ont déjà promis formellement leur appui; et il est à parier qu'ils ont déjà mis le pied au Kamtchatka, sur la côte de la mer d'Okhotsk, à l'embouchure de l'Amour, et peut-être même à Vladivostock, ou tout au moins qu'ils ne tarderont pas à s'y installer. Ils pourraient y envoyer des forces aériennes, en survolant le continent asiatique, et cela sans toucher les régions qui se rattachent à la sphère d'intérêts du Japon. Ils se trouveraient ainsi immédiatement aux portes de la métropole japonaise. N'oublions pas non plus que la partie septentrionale de la longue île Sakhaline, située devant l'estuaire de l'Amour, appartient aux Soviets, tandis que le sud est japonais.

Dans le centre du Pacifique, les Américains ont continué à poursuivre leur avance. Ils ont systématiquement amélioré leurs points d'appui entre Hawaï et les Philippines. A ces dernières, les Etats-Unis avaient promis, pour 1946, un semblant de liberté. Actuellement, ils s'étendent vers le Thaïland, Singapour, les Indes néerlandaises et les Indes anglaises. Les points d'appui des îles Johnston et Palmyre, au sud-ouest et au sud d'Hawaï, étaient définitivement installés le

15 août. Aux îles Howland et Enderbury, dans le groupe des Phénix, plus loin au sud-ouest, les travaux sont encore en cours. Les bases pour la flotte et l'aviation américaines, à Toutouila (îles Samoa), de date ancienne, sont depuis longtemps achevées; avec les îles Fidji, possessions anglaises, elles forment une chaîne qui s'étend vers la Nouvelle-Zélande et l'Australie. Plus au nord, en direction des Philippines, les travaux se poursuivent sur les îles Midway, Alcyon, Marcus et Guam.

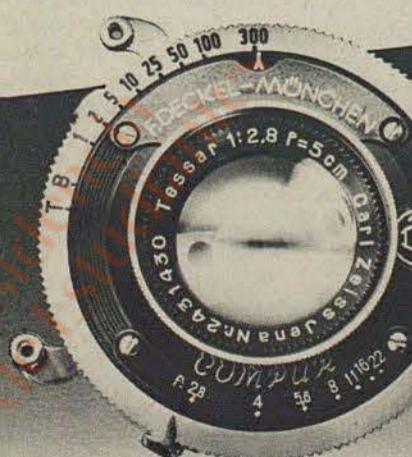
Aux Philippines, on travaille activement à terminer l'aménagement des points d'appui de Corregidor et de Cavite, dans la baie de Manille. Des avions de bombardement américains se sont rendus à Java, car les Indes néerlandaises ne sont plus, depuis longtemps, qu'un simple instrument de la politique américaine. Des aérodromes ont été installés à Bornéo, au sud de la mer de Chine, afin de flanquer Singapour qui, dans le cas d'un conflit, ne pourrait être défendu, peut-être, qu'avec le concours de la flotte et de l'aviation américaines. Tout le monde sait, en Extrême-Orient, qu'il existe une alliance militaire entre les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, les Indes anglaises, les Indes néerlandaises, Tchoung-King, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Les Etats-Unis, qui sont à la tête de cette combinaison, ont affecté 40 millions de dollars à la construction d'aérodromes dans le sud-ouest de la Chine. Avec l'Angleterre, ils veulent envoyer 600 appareils à Kouai-Yang et autres lieux du sud-ouest de la Chine où ils détacheraient également 200 pilotes. De plus, Hopkins, le délégué particulier de Roosevelt à Moscou, a préparé la conclusion d'une alliance militaire entre l'Union soviétique et Tchoung-King. Moscou doit en outre s'engager à poursuivre

Les événements

de chaque jour, fixés par l'image, sont des souvenirs qui demeurent. Mais la variété de leur expression quotidienne crée des situations photographiques qui exigent un bon appareil et les meilleurs objectifs. Pour obtenir des photos parfaites, utilisez donc un objectif à qui l'on puisse tout demander.

L'OBJECTIF ZEISS

sera l'œil d'aigle de votre appareil.



Prospectus et renseignements dans toutes les maisons spécialisées.

C A R L Z E I S S + J E N A

CARL ZEISS
JENA



Senking

NOTRE SPECIALITÉ
INSTALLATIONS CALORIFIQUES
EN TOUS GENRES

Cuisines à grand débit

Cuisinières de ménage

Machines à laver

Installations de boulangeries

EN OUTRE :

Cuisines roulantes

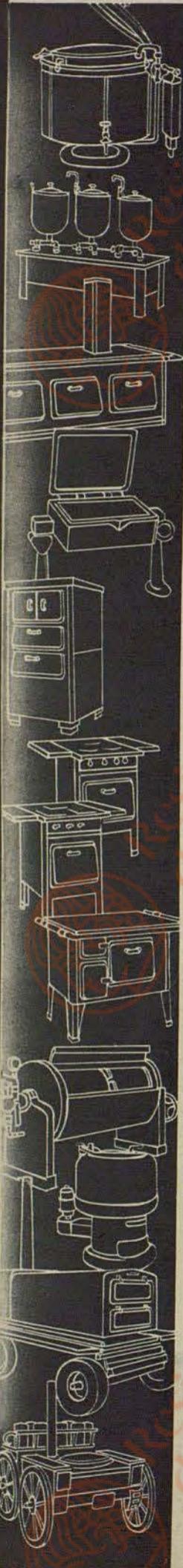
Fours de campagne

Véhicules lourds

7915

SENKINGWERK HILDESHEIM

USINE ANNEXE: SENKING - GES M. B. H. WIEN III, RENNWEGL 64



et àachever, avec l'aide anglo-américaine, l'embranchement de la voie ferrée du Turksib qui, en direction de l'est, pénètre en Asie centrale, à travers Tchin-Kiang, jusqu'à Lang-Tchéou, dans la province de Kang-Sou. Aux frontières qui séparent la Birmanie du Thailand, de l'Indochine et de la Chine, des aérodromes, des dépôts d'essence, des hangars, des abris ont été installés par des ingénieurs américains, et avec l'argent des Etats-Unis. Le renforcement des garnisons anglaises de Singapour, de la Malaisie et de la Birmanie laisse entrevoir que les Anglais et les Américains s'apprêtent à faire violence au Thailand comme ils l'ont déjà fait pour l'Irak, suivant en cela la politique traditionnelle exercée depuis des années par l'Angleterre, aux Indes et en Egypte. L'Indochine française s'est soustraite à temps à l'emprise anglo-américaine, en s'entendant avec le Japon. Elle a appelé dans le pays des Japonais qui défendront leurs propres intérêts avec les siens. Le Thailand, comme le prouvent ses derniers actes, penche en faveur de la politique japonaise.

Il est bien évident que ce n'est pas pour les beaux yeux de Tchang Kai Chek, le défenseur opiniâtre du reste de la Chine, qu'on lui a fourni des avions de transport et de l'argent (récents emprunts de 10 millions de livres sterling et de 50 millions de dollars). Il est, en effet, sur ce continent, l'épée que les Anglais et les Américains dirigent dans le dos des positions japonaises, au sud-est de l'Asie, qu'à aucun prix on ne veut laisser en repos. Il s'agit, en effet, pour les Américains, d'ouvrir à leur impérialisme économique les immenses ressources du marché chinois et de les exploiter. Si les projets de l'Amérique aboutissaient, Tchang pourrait céder la place

une fois son rôle joué. Dans la grande partie qui vient de s'ouvrir en Asie, les Etats-Unis opèrent comme l'Angleterre qui, par son habile politique de « l'équilibre des puissances », a toujours su lier les mains à l'Europe, en se plaçant du côté de la puissance la plus faible contre celle qui cherchait à obtenir l'hégémonie. Les Etats-Unis appuient les Soviets affaiblis, et Tchang Kai Chek, rejeté dans les provinces les plus reculées du sud-ouest, afin d'étrangler le Japon tout désigné, par la force et les résultats de son activité, pour prendre la tête du mouvement en Extrême-Orient.

Et ceci, afin de trouver la solution de leur propre misère!

Les Etats-Unis veulent par tous les moyens empêcher en Extrême-Orient, tout comme en Europe, les Etats d'arriver, selon des prétentions justifiées, à l'organisation de leurs propres intérêts. Une telle évolution refoulerait l'Amérique sur son propre territoire. Or, au pays de Roosevelt, une foule de tâches et de problèmes attendent une solution que l'on ne peut trouver d'après les vieilles recettes. Il est beaucoup plus facile de singérer partout et de faire du monde entier un théâtre de guerre de cet impérialisme américain que Roosevelt a marqué de son sceau. Si les Dominions et l'Empire britanniques s'abaissent jusqu'à devenir les vassaux de Washington, les nations historiques qui, en Europe et en Extrême-Orient, furent les berceaux de la civilisation, ne doivent pas se courber sous le joug des potentiels américains, pour qui toute valeur s'exprime en dollars et qui placent au premier rang des chefs-d'œuvre de l'intelligence leurs productions cinématographiques d'Hollywood.

A. E. Johann

Suite de la page 11

L'école allemande ou naissance et idée du grand état-major général

pédagogique. A l'Académie et à l'état-major général, les officiers apprirent à se souvenir de l'idée frédéricienne : l'anéantissement ; ils surent que la Prusse est petite, qu'elle ne peut s'opposer à des ennemis puissants que si elle pense et ne fait que penser à l'extermination.

La naissance de la plus grande puissance militaire

L'histoire de l'art de la guerre prouve que l'idée d'extermination n'a pu être appliquée que par des chefs d'armée disposant de troupes instruites et intelligentes, de troupes qui, grâce à leur formation et à leur raison, sont, sur le champ de bataille, en état de se dénier de leur instinct. En effet, l'instinct pousse, aux lieux du combat, les hommes à se grouper ; la raison, en revanche, les fait s'écartier du voisin et obéir aux ordres des chefs.

Scharnhorst créa un nouveau type de soldat et, avec ce soldat, est née la plus grande puissance militaire du continent.

L'armée prussienne avait été, jusqu'à, une armée de mercenaires. Seule en Europe, la France révolutionnaire avait introduit le service militaire obligatoire. L'armée nationale française défendit la liberté de la France et ses buts révolutionnaires ; elle croyait encore le faire alors que Napoléon était déjà empereur. L'enthousiasme et l'élan du soldat français bouleversèrent la tactique de toutes les armées de mercenaires. Ces derniers combattaient en

longues lignes minces et ne tiraient qu'au commandement. Pendant les guerres de la Révolution, ces minces phalanges furent soudain brisées par les colonnes françaises, échelonnées en profondeur ; ces colonnes étaient entourées d'essaims de tirailleurs faisant la guerre à leur guise, se jetant à terre et tirant quand bon leur semblait. Aucune armée de métier ne pouvait résister à ce nouvel esprit guerrier. Scharnhorst licencia donc les mercenaires et introduisit le service général obligatoire. Seul un homme libre a la volonté de combattre l'opresseur. Scharnhorst et ceux qui pensaient comme lui firent donc accepter au roi de Prusse une réforme politique et sociale. Le servage fut aboli, les communes eurent la liberté de s'administrer elles-mêmes et le droit de libre propriété fut accordé aux paysans.

Guerre à l'ignorance

Un nouveau devoir apparut, en contre-partie de ces nouveaux droits. Chaque Prussien devait fréquenter l'école primaire. En peu de temps, l'analphabétisme disparut, et Scharnhorst put enfin se mettre à la création du nouveau soldat, citoyen libre et intelligent, auquel n'était plus appliquée la schlague et qui ne connaissait, dans son service et dans son honneur, aucune différence de classe. C'est avec cette armée, formée dans le plus grand secret, que Scharnhorst se dresse contre Napoléon ; il assiste aux premiers engagements, il est blessé mortellement, disparaissant à l'aurore de la victoire,

fidèle en cela à la devise du Grec Epaminondas : « La place de celui qui dirige la bataille est au premier rang. » Lorsque Napoléon fut vaincu, l'élève préféré de Scharnhorst, Clausewitz, qui, plus tard, devait être le philosophe de la guerre, dit : « On ne peut voir tout cela sans penser sans cesse à Scharnhorst. »

Le créateur du grand état-major général avait inculqué à son élève que « la théorie de la guerre est la connaissance de tous les moyens, notamment des armes, du terrain et des possibilités de transport ».

Scharnhorst avait réussi à améliorer l'artillerie et à rendre moins compacte l'infanterie.

Clausewitz plaide près du prince héritier en faveur de la même idée et fut du capitaine de Moltke, l'un des meilleurs élèves de l'Académie militaire, l'un des plus grands spécialistes de la question du terrain. Lorsque de Moltke fut enfin devenu chef de l'état-major général, il améliora les chemins de fer, le télégraphe, l'artillerie et l'armement de l'infanterie.

Voilà ce qu'était de Moltke

Les ouvrages philosophiques du général von Clausewitz sur la guerre dissipèrent en Allemagne le préjugé des intellectuels qui considéraient la guerre comme le fait des gens inutiles. Deux générations d'historiens se sont occupées des guerres de l'antiquité. C'est sur la base de ces études que l'officier de cavalerie von Schlieffen — de Moltke l'avait fait entrer à l'état-major général dont il était le chef, et von Schlieffen, plus tard, devint lui-même le successeur de de Moltke — écrivit son étude sur Cannes. Les modèles de von Schlieffen étaient de Moltke, Gneisenau et Frédéric le

Grand. Il confia au cœur du soldat allemand le souvenir sacré de ces grands capitaines. Ils avaient été les hommes de l'extermination, de l'extermination des armées ennemis.

Ce n'est pas le créateur du grand état-major général, David von Scharnhorst, ni le général von Clausewitz, le philosophe, mais Hellmuth de Moltke qui, avec son visage mince et pâle, ressemblait davantage à Frédéric le Grand, qui fut le grand représentant de l'école allemande. Il unissait à la force de caractère d'un Napoléon l'esprit philosophique de Scharnhorst et de Clausewitz. Il incarnait toute la science et toute la volonté. Son élève, le comte von Schlieffen, disait de lui : « Cet homme d'action avait déjà 65 ans lorsqu'il fut appelé à faire quelque chose d'immortel. Il venait de son bureau, de la solitude de son cabinet de travail... C'était un homme qui travaillait sur les cartes au compas et à la plume... Il ne peut se vanter, comme Napoléon, d'avoir fait durant dix-neuf ans une promenade militaire à travers l'Europe, mais il a réussi en six semaines à encercler trois fiers armées... Il n'a pas vaincu, il a anéanti. » Deux batailles surtout ont fait connaître le nom de de Moltke dans le monde entier : Sadowa et Sedan. Dans les deux cas, l'idée d'extermination a vaincu. C'est au nom de de Moltke que s'attachent ces paroles :

« Marcher séparément, s'unir pour attaquer »

Sans avoir connu la bataille de Cannes aussi bien que son élève von Schlieffen, de Moltke avait suffisamment étudié en critique les campagnes de Napoléon pour recomposer l'idée d'Annibal ou, si l'on préfère, l'idée grecque. Napoléon avait subi parfois

des échecs, parce qu'il n'avait pu réussir à masser assez de troupes sur le champ de bataille au moment décisif. Il faisait marcher ses armées sur la grande route presque jusqu'au but, et il ne les séparait ensuite que pour conduire chaque corps à son emplacement.

A son bureau, de Moltke calcula la longueur que pouvait tenir, sur une route, un corps d'armée en marche, et il obtint le chiffre surprenant de sept à huit kilomètres. Si l'on voulait faire venir un deuxième corps d'armée sur la même route et le mettre en marche du même point, il ne pouvait partir que le deuxième jour. Il avait besoin de tout ce temps pour laisser passer le premier corps et se mettre lui-même en marche. Cette découverte, faite à sa table de travail, amena de Moltke à conclure que chaque corps d'armée avait besoin de sa propre route. Les armées devaient marcher séparément et se réunir seulement sur le champ de bataille pour porter un grand coup. Ou, pour dire comme Annibal : « Il est important que je sache, au préalable, comment déployer mon armée. Une fois que je le sais, j'ordonne, en conséquence, sa concentration. Toutes les forces dont je puis disposer doivent arriver à temps sur le champ de bataille, le reste est affaire de courage et de chance. »

Pour réaliser des idées qui paraissent si simples, il faut connaître exactement tous les détails des mouvements de troupes et s'être préoccupé justement de ceux qui semblent les moins importants. La troupe doit connaître chaque manœuvre nécessaire pour exécuter le mouvement et il faut savoir à une seconde près le temps dont chacun a besoin pour l'exécuter. Un immense travail de bureau est nécessaire pour réunir les mille petits détails et en tirer la conclusion.

C'est avec le compas et le crayon que de Moltke avait fait tous ces travaux préparatoires. Lorsque la première des grandes batailles d'extermination qu'il a remportées, celle de Sadowa, fut préparée par les manœuvres que l'on connaît, le roi de Prusse se demanda avec inquiétude si vraiment il était possible de gagner la victoire en divisant l'armée en un grand nombre de formations, pour les faire parvenir par des chemins différents sur le champ de bataille. Seraient bien sûre que les parties de cet organisme si compliqué se rejoindraient d'elles-mêmes ? Le roi envoya Bismarck pour demander à de Moltke où en étaient les opérations. Bismarck revint et dit : « Je crois que tout va bien, il est vrai qu'il ne m'a rien dit, mais il a pris le meilleur cigare dans son étui. »

Le visage de la victoire

De Moltke attendait ses victoires avec le calme du mathématicien. Ce calme mettait ses adversaires au désespoir. Dans son roman *La Débâcle*, Zola décrit le retour à leur quartier des délégués français qui, à Sedan, avaient négocié l'armistice. L'un d'eux disait avec amertume, en parlant de de Moltke, qu'il n'avait pas l'air d'un soldat, mais d'un chimiste.

C'était la pure vérité. Cinquante ans plus tôt, on n'aurait pas dit qu'il avait l'air d'un chimiste, on l'aurait plutôt comparé à un philosophe. Mais c'était alors l'époque où l'on élevait, près du petit temple de Berlin, les monuments de marbre blanc des soldats de Prusse. Ils font une impression singulière sur le visiteur; pourtant, ils expriment clairement que la physionomie de la guerre porte les traits de l'intelligence, car l'esprit est plus fort que toutes les autres puissances.

A suivre

FRANKE & HEIDECKE / BRAUNSCHWEIG

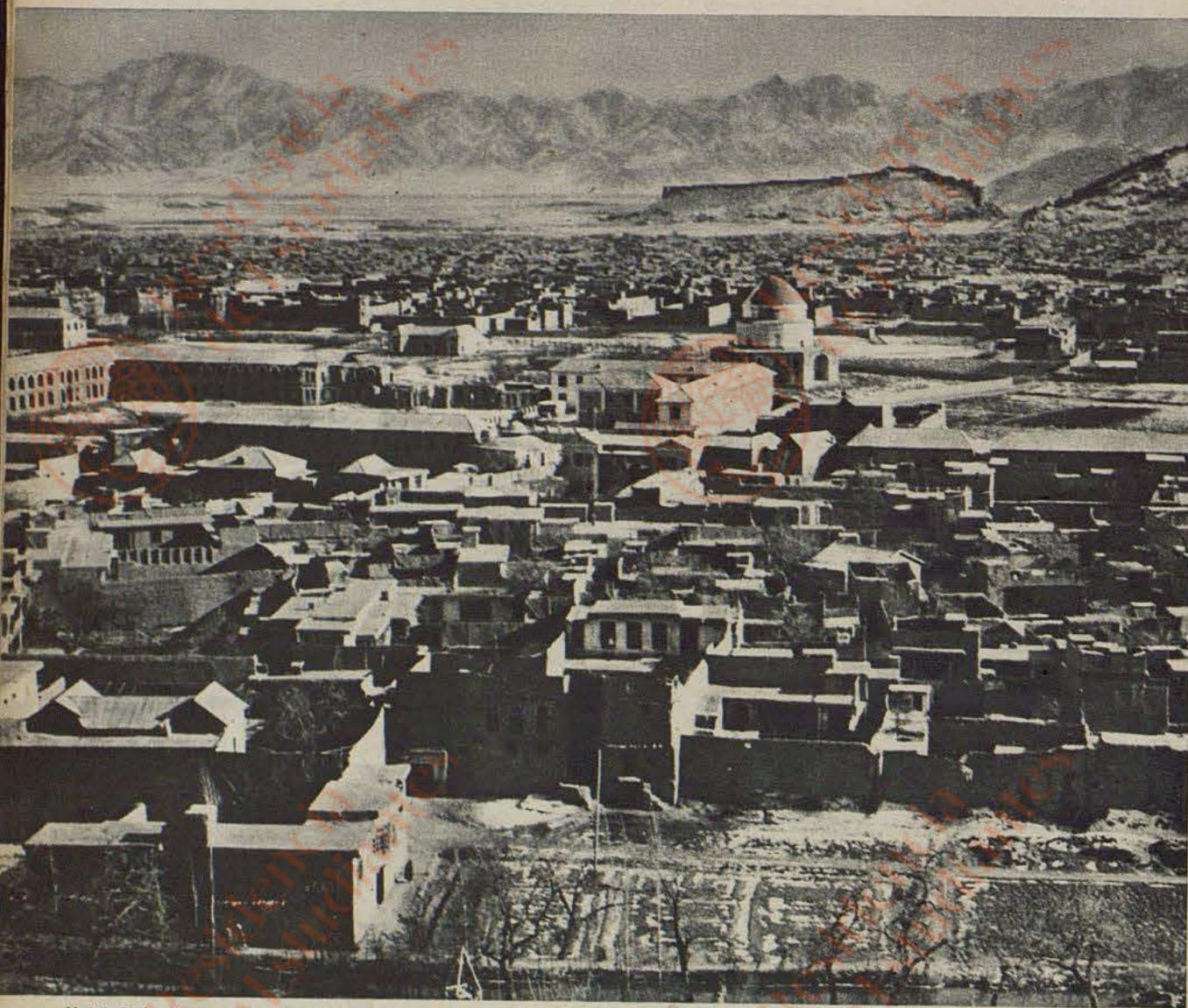
400 000

Rolleiflex-Rolleicord
Ils sont 400.000 à en faire l'éloge!
ROLLEIFLEX
ROLLEICORD
COMPOUR

KÜHNE

Indices d'orage en Afghanistan

Un pays qui ne veut pas se laisser faire



Voici Kaboul, capitale du royaume afghan. Elle est arrosée par le fleuve Kaboul dont la vallée serpente au pied de la chaîne montagneuse de Paghman, qui vit autrefois passer les guerriers de Darius et d'Alexandre le Grand. La plupart des bâtiments modernes de cette cité de 80.000 habitants furent construits de 1919 à 1929, sous le règne d'Amanoullah.



Au commencement d'août 1941, des voix se sont élevées, en Angleterre, pour annoncer la possibilité d'une entreprise militaire anglaise dans le centre-ouest de l'Asie. En même temps, le chargé d'affaires de Grande-Bretagne à Kaboul dénonçait au gouvernement afghan les Allemands séjournant dans le pays, et qui représentaient une « menace pour les Indes ». Mais le gouvernement afghan accueillit par une fin de non-recevoir cette tentative d'ingérence

Pour surveiller le pays, les Anglais ont élevé dans la zone neutre, entre l'Inde et l'Afghanistan, des tours de guet. Ces tours forment un maillon de la chaîne des fortifications des Anglais à la frontière sud du pays



Tous les Afghans sont nés soldats. Peu importe s'ils arborent l'uniforme de leur armée nationale ou le pittoresque costume des fils de la montagne sauvage

Bamiyan, le vieux sanctuaire du bouddhisme, était un lieu de refuge quand l'Islam conquit le pays afghan. Les statues de Bouddha, taillées dans le roc, étaient jadis pompeusement ornées jusqu'au jour où les élèves du monastère qui habitaient Bamiyan quittèrent le labyrinthe de rochers, en emportant les trésors



Le souvenir d'une expérience désastreuse, c'est le château que l'ancien souverain Amanoullah avait voulu élever pour glorifier Dar-ul-Aman, localité où devait siéger le gouvernement. Son ambition de réformateur trop empressé causa la chute d'Amanoullah à qui succéda, plus tard, le père du souverain actuel, le shah Mommad Zaher.



La chasse au faucon, une passion nationale de l'Afghanistan. Tous les genres de chasse conviennent au caractère indépendant de l'Afghan; cependant, le faucon qui, du haut des airs, se précipite sur sa proie, jouit d'une vénération symbolique.

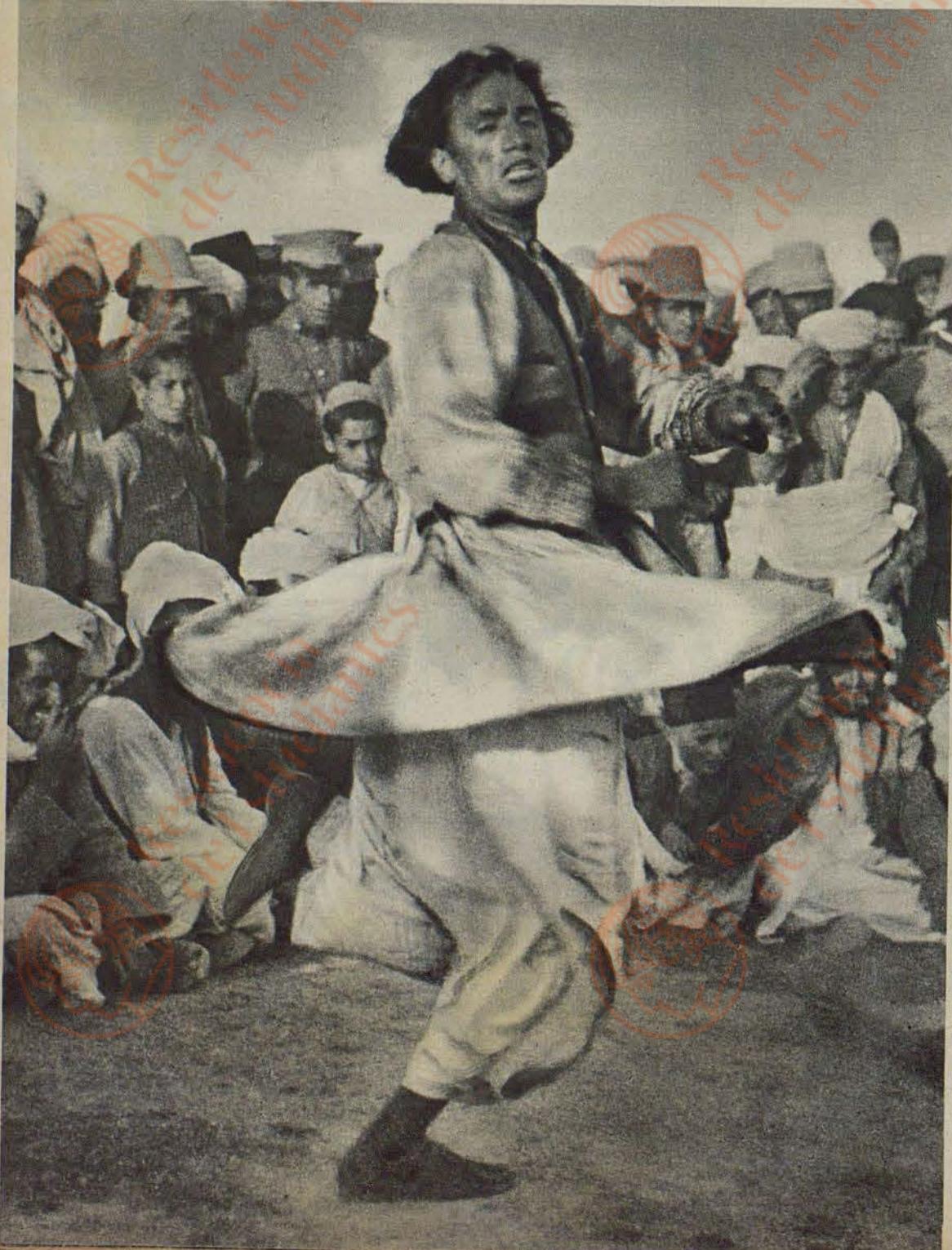


Le drapeau de l'Indépendance. Depuis la guerre d'indépendance de l'Afghanistan contre l'Angleterre (1919), un «risch safid», homme de grande taille à barbe blanche, porte le drapeau en passant devant la tribune du souverain.

Les nomades sur les grands chemins sillonnent la campagne aghane en automne. Dans la montagne, les pâturages d'hiver sont rares et, depuis des siècles, à l'approche de la mauvaise saison, les caravanes descendent dans les vallées.



La frontière est gardée, au col de Kyber. Les montagnards afghans se chargent eux-mêmes de la sécurité du pays et des voyageurs. Notre photo montre des hommes armés, des « Khassadas », s'entretenant avec les hommes d'une formation de tanks britanniques.



Quand les tambours appellent à la danse. La dernière guerre contre l'Angleterre a libéré l'Afghanistan du joug britannique. Depuis, chaque année, l'anniversaire du traité de paix, la « Dachachne Istiklal », la fête de la liberté, est solennellement célébré. Au rythme des tambours, les danseurs tourbillonnent, extasiés, dans un mouvement toujours plus rapide qui captive et entraîne les spectateurs.

Clichés : Service photographique Tschirò

Tu ne veux pas venir avec nous?



Les corps se sont dressés d'un saut. On a l'impression que ces jeunes filles sont à la recherche d'un partenaire. Et même si elles n'en trouvent point, il leur en reste toujours le secret espoir . . .

« As-tu vu comme je nage loin? »
Voici ce que dit la bouche, mais les yeux interrogent: « Pourquoi m'as-tu laissée aller si loin? »



Et maintenant, . . . méfiance! Deux sirènes vont user de tous leurs charmes: « Tu ne veux pas venir avec nous? » Mais, malheur à toi si, mieux qu'elles, tu ne sais ni nager ni plonger! Car alors, c'en sera fini . . . à moins que tu ne sois assez malin pour te faire sauver par ces naïades!

Clichés: Kuron

Nouvelles énergies pour l'Europe

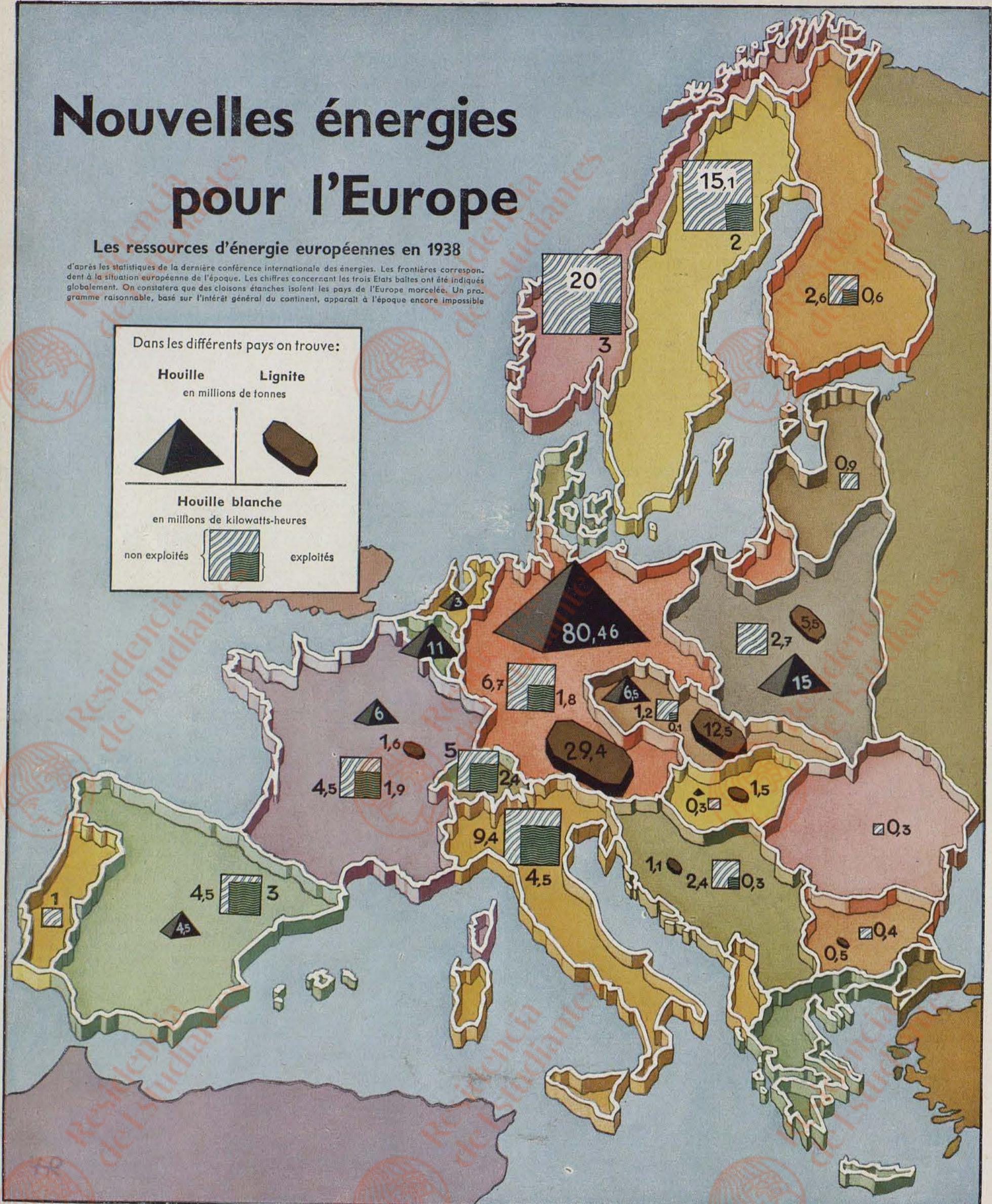
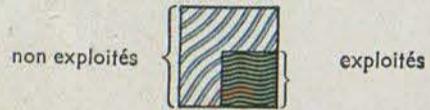
Les ressources d'énergie européennes en 1938

d'après les statistiques de la dernière conférence internationale des énergies. Les frontières correspondent à la situation européenne de l'époque. Les chiffres concernant les trois Etats baltes ont été indiqués globalement. On constatera que des cloisons étanches isolent les pays de l'Europe morcelée. Un programme raisonnable, basé sur l'intérêt général du continent, apparaît à l'époque encore impossible

Dans les différents pays on trouve:



Houille blanche
millions de kilowatts-heures



Les ressources d'énergie en Europe sont-elles inépuisables ?

Oui et non. Non, si l'Europe continue à gaspiller par une exploitation forcenée le charbon, un des plus précieux trésors du sol. Oui, si l'Europe considère enfin les nécessités présentes, c'est-à-dire l'exploitation, jusqu'à l'extrême limite, des énergies hydrauliques qui vont sans cesse se renouvelant, et leur transformation en électricité, pour

libérer ainsi le charbon à des fins plus importantes. Les énergies hydrauliques de Scandinavie et des Alpes sont les réservoirs principaux dans lesquels on pourrait puiser d'immenses énergies électriques. Il faudra un travail gigantesque pour les développer ; mais le bénéfice pour les générations européennes à venir sera également gigantesque.

LES chemins de fer forment le système circulatoire de l'Europe ; les câbles du téléphone et du télégraphe représentent le système nerveux ; les minces fils des courants à haute fréquence, qui s'étendent en arcs audacieux à travers tous les pays, figurent le système tendineux : ce sont eux qui transmettent l'énergie.

Ils transportent à travers champs et forêts des tensions électriques atteignant jusqu'à 400.000 volts, des énergies formidables qui s'étendent sur toutes les contrées. Dans les usines, dans les maisons, les moteurs tournent à grand régime, mis par des forces lointaines ; les radiateurs épandent les rayons d'une chaleur venue de bien loin ; les lampes irradient leur lumière, issue d'une source lointaine.

Les sources d'énergie et les besoins de la consommation, portés par tous ces systèmes, analogues à ceux du corps humain, semblent se balancer et s'équilibrer dans des proportions harmonieuses. Le continent européen (non compris l'U.R.S.S.), produit et utilise annuellement 220 milliards de kilowatts-heures. Jusqu'ici, on a satisfait à toutes les demandes de courant de force ; production et consommation se balancent ; tout semble donc pour le mieux. Mais ce n'est qu'une apparence pour l'homme qui considère la question dans son aspect actuel. D'ici 10 à 15 ans, les demandes de courant, en Europe, auront triplé, pour le moins. Aucun doute à cela. D'ici 10 à 15 ans, des consommateurs d'énergie, d'une avidité inconnue, se grefferont sur les systèmes circulatoires d'Europe et l'on sera bien obligé de les approvisionner.

Mais avec quoi ?

Les réserves de charbon, en Europe, ne sont pas inépuisables. Plusieurs mines sont déjà exploitées à plus de 1.000 mètres de profondeur. Au prix de gigantesques efforts, les machines les plus modernes en extraient le diamant noir. Avec une vitesse supérieure à 70 kilomètres à l'heure, les bennes le

transportent à la lumière du jour, comme s'il s'agissait de l'eau puisée de quelque océan.

Mais, en vérité, cet océan n'est qu'un lac modeste...

Le charbon est précieux !

D'ici à quelques centaines d'années, ce sera peut-être la fin du charbon, en Europe. Et les hommes, bouleversés, devront se rendre compte qu'ils ont gaspillé l'une des plus précieuses richesses du sol européen, par une exploitation exagérée. Nos meilleures machines, même, n'utilisent que 25 à 30 % de l'énergie contenue dans la houille ; le reste s'en va en fumée. Il est bien dommage de brûler le charbon, car ainsi l'humanité perd des trésors d'une valeur inappréciable ; l'industrie chimique sait tirer de la houille des choses bien plus précieuses encore que l'énergie calorifique : depuis les médicaments jusqu'aux pneumatiques, depuis les parfums jusqu'aux vernis pour la marine, depuis la benzine jusqu'à la graisse pour autos.

Mille mètres sous terre ! Les hommes s'acharnent, la sueur au front, à extraire des quantités de charbon toujours plus grandes, et à les extraire inutilement bien souvent.

Le gaspillage de l'énergie hydraulique

Entre temps, de gigantesques masses d'eau, indomptées, se précipitant du haut des montagnes, apportent fréquemment ruine et deuil ; des milliards de kilowatts-heures sont gaspillés inutilement.

Cette exploitation forcenée d'une part et cet inouï gaspillage de l'autre ne doivent plus subsister en Europe. Capter et utiliser les forces hydrauliques jusqu'à la dernière goutte, voici le mot d'ordre pour les années à venir. Il faudra élever des réservoirs et bâtir des usines électriques de dimensions gigantesques.

Une exploitation de quelque envergure exige de grandes lignes droites,



Europe, voici les sources éternelles de ton énergie ! Des milliards de kilowatts-heures restent inexploités chaque année, dans les chutes et les cours d'eau d'Europe. Chaque année, ces masses indomptées ruinent de vastes contrées. Une prévoyante et méthodique exploitation de l'énergie hydraulique ne favoriserait pas seulement l'électrification, et ainsi la civilisation européenne ; elle ne permettrait pas simplement des économies de charbon, mais elle empêcherait aussi beaucoup de malheurs et de dégâts causés par les inondations et les grandes crues ; de plus, les réservoirs des usines d'exploitation et la régularisation des cours d'eau assureront en même temps l'équilibre du système économique hydraulique de l'Europe ; mais, jusqu'ici, on n'a exploité que le quart des forces hydrauliques du continent européen (non compris l'U.R.S.S.).

Dessins de R. Heinisch

Les réserves de charbon de l'Europe sont immenses... Mais les hommes s'acharnent sans cesse à puiser dans ce trésor pour le dilapider ensuite ; car, en chauffant avec du charbon, on ne gaspille pas seulement la plus grande partie de ses calories, mais on détruit en même temps toutes les matières précieuses que pourrait en tirer l'industrie chimique. La montagne de charbon ci-dessus indique la richesse européenne en houille et en lignite (non compris l'Angleterre et l'U.R.S.S.). Sa valeur calorifique étant moindre, le lignite ne figure dans le tableau que par un tiers de son poids.



GOLD PFEIL

Reconnu comme des modèles d'élégance, de bon goût et de travail soigné.

Produits de qualité incomparable fabriqués par

Ludwig Krumm A-G, Offenbach/M.

pour son développement; et des mesures exceptionnelles doivent être prises. Elles ne laissent pas place aux petits intérêts mesquins d'un quelconque particulier. L'intérêt général est primordial.

Mais, jusqu'ici, pensent certains, tout allait très bien: on a produit le courant à des prix aussi réduits que possible, rapidement et de la meilleure qualité, c'est-à-dire avec une fréquence constante et un chiffre de battements tout à fait précis.

Il est vrai qu'on a produit du courant à des prix aussi réduits que possible: on a construit les usines électriques tout près des centres miniers d'Europe. Du point de vue capitaliste, on était dans le bon chemin, car, près des houillères, d'immenses centres de consommation s'étaient formés, des industries et des villes. Il était inutile de transporter le charbon péniblement et onéreusement par voie ferrée; on l'utilisait à la source de production. De même, la force invisible et inappréciable qu'on en tirait pouvait, dans la plupart des cas, être vendue sur place. Les forces hydrauliques, par contre, se trouvaient, le plus souvent, à des endroits où l'on avait le moins besoin de leur énergie.

La grande erreur

Pourtant, considérant toujours le point de vue capitaliste, pourquoi n'ont-on pas, en premier lieu, utilisé les forces hydrauliques qui ne coûtaient rien? La réponse à cette simple question étonne: le prix de revient de l'électricité ainsi produite aurait été plus élevé! Et cela, bien que la force même tombât du ciel, au sens littéral du mot. C'est que les frais d'installation, pour des usines d'exploitation hydraulique, sont excessivement onéreux. Le capital investi devait être amorti dans le plus bref délai. Aujourd'hui, par contre, l'Europe ne pense pas seulement aux espaces illimités; mais aussi aux temps à venir, illimités eux aussi.

En quelques endroits, il est vrai, la chose se présentait plus favorablement. Il y avait là des forces hydrauliques particulièrement faciles à exploiter. Si quelque entreprise financière privée en tirait un bénéfice, peu importait qu'on choisisse, par exemple, l'endroit du fleuve où le rendement était maximum, et

qu'on gaspillât, en la négligeant, la source peut-être dix fois plus grande de la force hydraulique non employée. L'idée que l'énergie des eaux pût être la propriété d'un peuple entier aurait à cette époque paru bizarre.

Ainsi naquit la doctrine du « rendement inférieur des usines d'exploitation hydraulique », doctrine qui était devenue, finalement, l'évangile des économistes de l'électricité.

Mais cette conception était erronée. Elle se basait sur le fait qu'on avait précisément établi le prix du courant sur les frais de production. Mais ce calcul était faux, en réalité. Du point de vue économique, ce n'est pas le rapport en deniers des usines hydrauliques qui compte, mais le fait d'employer la force inépuisable et toujours renouvelée de l'eau, au lieu de nos réserves de charbon qui vont toujours en diminuant.

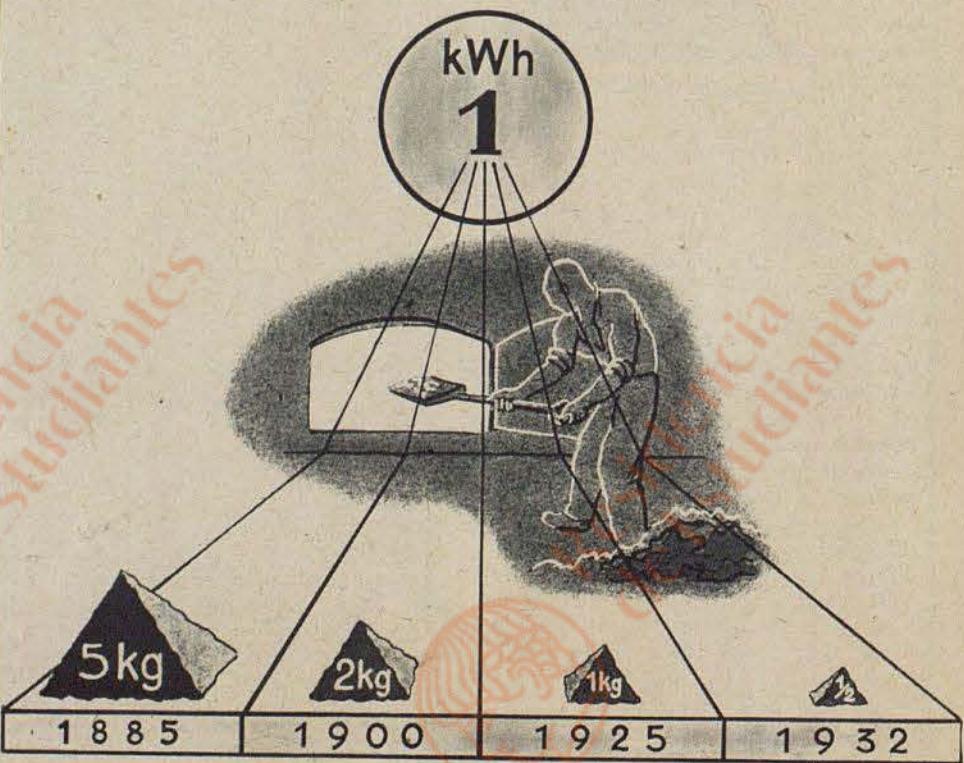
Mis à part cela que, plus la profondeur des exploitations minières s'accroîtra, plus le charbon reviendra cher, et que l'augmentation des salaires des mineurs sera nécessaire, faits qui changeront graduellement le rendement en faveur des usines à eau, on se rend compte, aujourd'hui, qu'il est indispensable d'exploiter les forces hydrauliques, même si cette exploitation doit entraîner à sa suite des frais plus élevés.

La nation dont l'économie exige le charbon comme matière de base devra équilibrer cette plus-value de frais.

De telles considérations sur l'économie nationale faisaient autrefois place à celles qui avaient l'avantage de l'économie privée. Cette façon dont on voyait jadis était partagée par les esprits étroits, partisans du morcellement de l'Europe en petits Etats, et, plus tard, ce fut à cette conception mesquine que la plupart de ces petits Etats eux-mêmes se rangèrent. Suivant le principe de l'exploitation forcée, chaque petit pays confia à quelques actionnaires le soin de satisfaire aux besoins de sa population, sans percevoir que, en réalité, il la contraignait à une restriction.

Transports d'énergie sans trafic

La houille et les forces hydrauliques sont, sur le continent européen, réparties tout à fait inégalement. Certains



Combien de houille faut-il pour produire 1 kilowatt-heure? L'exploitation économique de la houille a continuellement été développée. Ici, nous avons représenté ce développement depuis 1885: alors qu'à cette époque il fallait 5 kg. de charbon pour produire un kilowatt-heure, nos machines modernes n'en exigent qu'un demi-kilo; mais, malgré cela, 70% de l'énergie calorifique du combustible se trouvent encore perdus...

petits pays disposent de plus de 1 tonne 3 de houille par tête, alors que de grands pays ne peuvent répartir à chacun que 0 tonne 00002.

Des pays produisent 7 kilowatts de force hydraulique par habitant; et d'autres n'ont aucune ressource de cette espèce. D'un côté, des pays jouissent du bénéfice exagéré de deux sources d'énergie; de l'autre côté, de pauvres diables, sur un sol surpeuplé, ne possèdent ni réserves de houille ni force hydraulique. Il faut, par la voie de l'échange, généreusement compenser ces déficits et répartir le supplément de la force selon les besoins. Le câble à haute fréquence en offre le chemin. Il crée rapidement, sans trafic, un état d'équilibre en Europe. Il décharge les chemins de fer. C'est une sorte de spéculation monétaire sans argent, dans l'économie européenne des énergies.

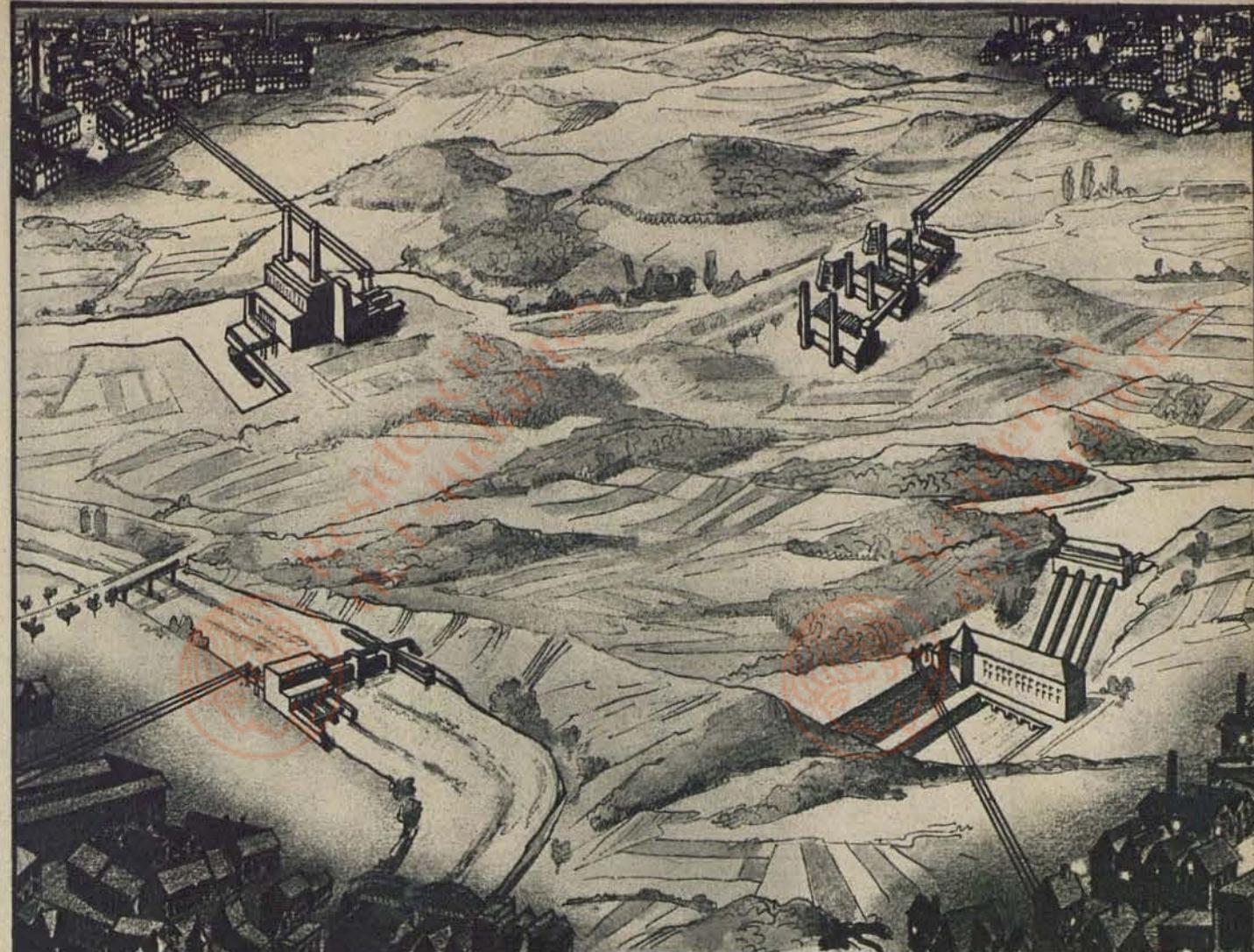
Actuellement, on peut estimer les besoins du continent européen (non compris l'U.R.S.S.) à 75 millions de kilowatts. Par contre, la force hydraulique exploitée, ou susceptible de l'être, est de 68 millions de kilowatts. La partie de l'Europe que nous venons de considérer peut donc, par ses forces hydrauliques, satisfaire à environ 90 % de ses besoins en énergie.

La houille réservée

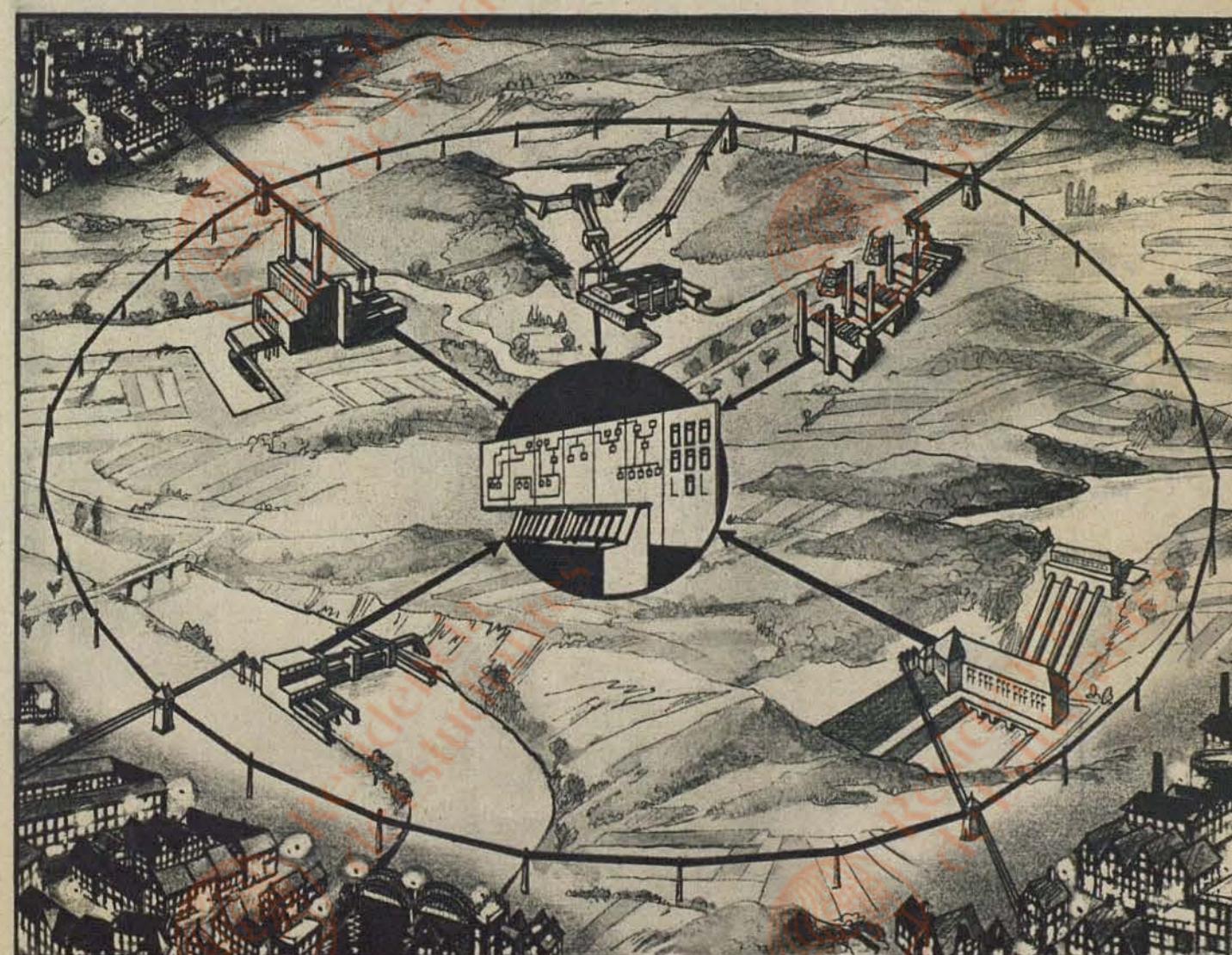
Le Dr Todt, ministre du Reich, qui, bien au delà des frontières allemandes, en tant que créateur des autostrades, de la « ligne Siegfried », et comme fondateur de l'organisation Todt, jouit de la réputation d'un administrateur prévoyant et énergique vient de donner des instructions formelles à l'économie électrique allemande : « Les forces hydrauliques en Allemagne devront être utilisées jusqu'à la dernière goutte; le charbon reste, avant tout, réservé aux procédés d'exploitation de la chimie. » La résolution du Dr. Todt indique à l'Europe tout entière la voie à suivre. L'interdiction d'employer le charbon comme producteur d'énergie électrique a pour corollaire une liaison étroite des réseaux à haute fréquence de toute l'Allemagne; elle nécessite la création d'un rail collecteur pour tout le Reich Grand Allemand, dans lequel toutes les usines électriques déversent leur énergie, et qui ravitailler tous les consommateurs. De cette seule manière, on pourra satisfaire les exigences maxima, malgré l'inconstance des forces hydrauliques, influencées par la température; car plus il y aura de consommateurs de courant, ravitaillés par ce rail collecteur, mieux les différentes charges se répartiront; et il pourra être ainsi satisfait davantage à la variation de leurs exigences. Même l'arrêt momentané d'une usine, catastrophique pour la région qu'elle dessert, si elle travaille seule, peut être compensé provisoirement sans que le courant soit interrompu une seule seconde.

L'entreprise commune qui, dans un cadre restreint, a été depuis long-temps exploitée avec succès dans plusieurs régions d'Europe est, par conséquent, la base principale d'une économie électrique qui doit utiliser à fond les forces hydrauliques et être dirigée selon un large point de vue. Sans elle, un ravitaillement unitaire de toute l'Europe est totalement inconcevable. Les procédés techniques à utiliser en Europe sont connus et ont déjà, pratiquement, fait leurs preuves.

Supposons un instant que la production totale de l'électricité européenne doive, en juste connaissance de la situation économique des énergies, autant que possible se baser sur les forces hydrauliques. Où trouvera-t-on alors les sources principales de production?



Ce qu'une entreprise isolée ne pourra jamais réaliser... Quatre régions, et quatre usines productrices d'énergie travaillant chacune pour soi. L'usine qui utilise la houille (à gauche, ci-dessus), et celle qui utilise le lignite (à droite, ci-dessus) sont, il est vrai, capables de fournir à toute heure le courant à transporter; mais uniquement parce qu'elles ont été conçues pour produire la tension maximum, fournie rarement pendant toute la journée. Les machines ne sont pas utilisées à plein. L'usine illuviale (à gauche, ci-dessous) et l'usine du barrage (à droite, ci-dessous) ne peuvent produire de courant que s'il y a de l'eau. Mais, malheureusement, la quantité d'eau fournie par la nature et la demande de courant en Europe ne s'équilibrent pas. Souvent, c'est lorsque les eaux sont abondantes qu'on a le moins besoin de courant; souvent c'est le contraire. Quoi de plus simple cependant qu'une exploitation rationnelle en commun, un « rail collecteur », reliant les quatre usines?



... la réunion de plusieurs entreprises peut le faire. Exploitées en commun, les quatre usines électriques travaillent sur un rail collecteur qui satisfait à toutes les exigences de la consommation. Ce regroupement permet d'exploiter à fond les ressources hydrauliques. Le complément de courant exigé est ensuite fourni par la souple production des usines utilisant le charbon comme source d'énergie. Afin de faire face à des besoins excessifs et momentanés, on installera une petite usine à pompes dont les réservoirs seront remplis, en utilisant le courant superflu, aux heures où les demandes sont minimales. Lorsque la demande de courant est plus forte, on lait couler l'eau des réservoirs dans des turbines qui fournissent l'énergie. Un service central de distribution (photo du centre) s'occupe de la répartition méthodique du travail entre les quatre usines.



Le rail collecteur européen. L'idée d'exploitation collective a naturellement déjà été réalisée dans tous les pays plus ou moins électrifiés. Mais les grands collecteurs de courant s'arrêtent à la plupart des frontières; les ponts n'ont pas encore été construits. Si l'on veut réaliser une exploitation rationnelle des forces hydrauliques

en Europe, il faudra relier les rails collecteurs des différents pays et créer un grand rail collecteur européen. Les traits rouge foncé indiquent les centres électriques les plus importants d'Europe. Les traits rouge clair indiquent comment on pourrait concevoir la réalisation future de la fourniture du courant à toute l'Europe

Les grandes réserves d'énergie d'Europe

La Scandinavie et les massifs des Alpes centrales sont les deux points d'où l'énergie électrique devrait se répandre sur toute l'Europe par des câbles d'une longueur parfois infinie.

La situation géographique de ces deux centres d'énergie indique les grandes lignes des zones à ravitailler. Le Danemark, l'Allemagne du Nord, la Hollande, la Belgique et une partie de la France importeraient donc le courant de Scandinavie; l'Italie, l'Allemagne du Sud, la France et l'Espagne seraient tributaires des énergies produites dans les massifs alpins.

Ce sont là les grandes lignes, bien entendu. Naturellement, c'est dans ce sens-là que l'on envisage le réseau européen électrique, en un mot le rail collecteur, car il faudra que les deux centres distributeurs se compensent de façon telle qu'en un rien de temps la ville la plus méridionale d'Italie puisse recevoir le courant de l'usine la plus septentrionale de Norvège; que la France puisse fournir l'électricité en Belgique et en Espagne; que l'Allemagne puisse en fournir à l'est et au sud-est de l'Europe et que des échanges similaires puissent avoir lieu entre les autres pays.

Le système nerveux de notre continent

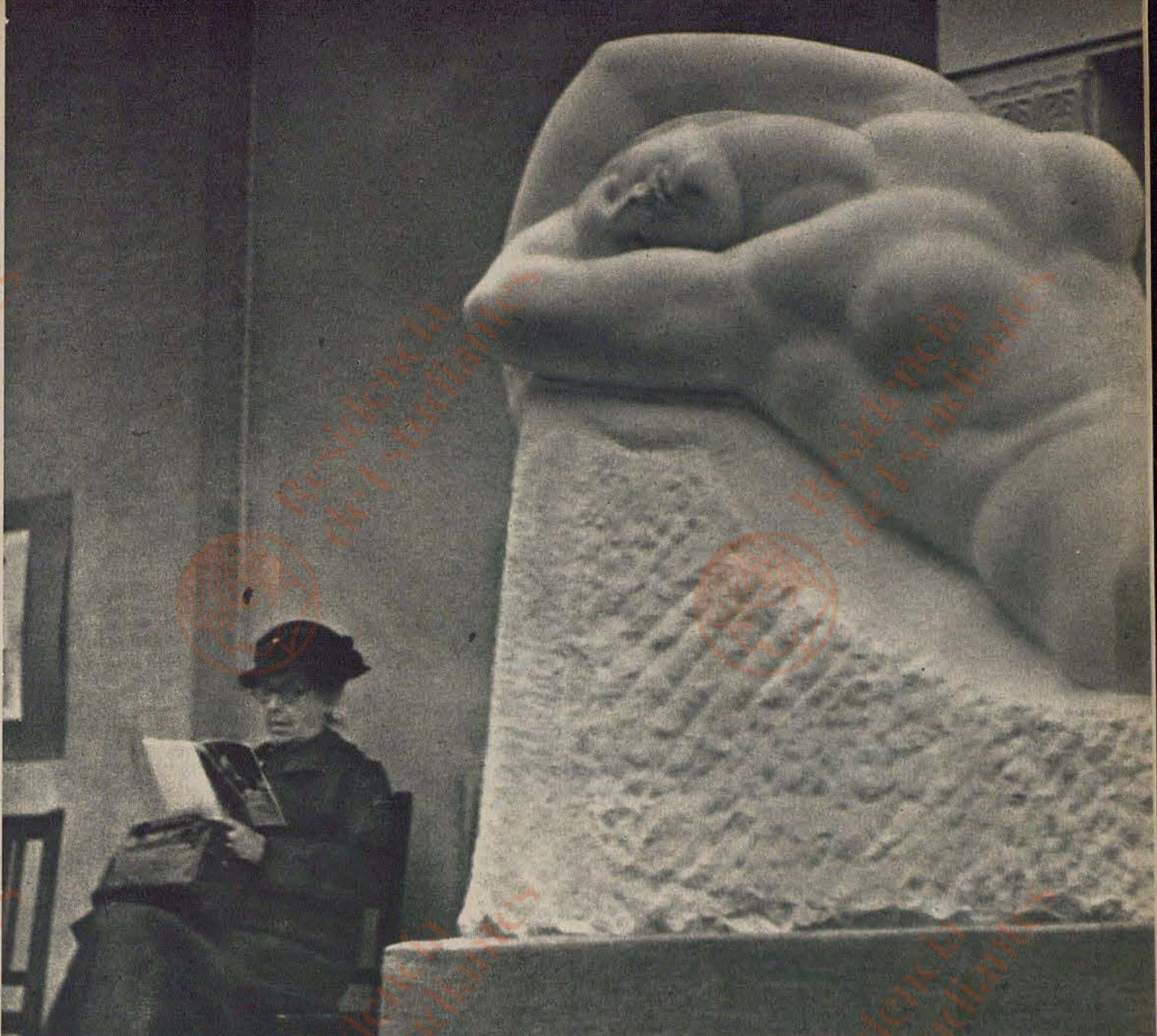
Plus la fréquence est grande, dans les câbles des collecteurs principaux, moindres sont les pertes. On a essayé, par conséquent, d'augmenter la fréquence dans les conducteurs jusqu'à la limite extrême. Cette limite dépend des isolants. Le courant alternatif parcourt 200 fois par seconde toutes les fréquences entre 0 et 14/10 de celle qui le désigne; c'est pourquoi un câble qu'on peut encore employer jusqu'à 560.000 volts ne peut transporter qu'un courant alternatif de 400.000 volts. Le rendement des câbles n'est donc pas total. Ceci suggère l'idée de transformer tout d'abord le courant alternatif en courant continu de 560.000 volts, de distribuer ensuite ce dernier sur les grands câbles de transport, et de le transformer de nouveau, à destination, en courant alternatif infinité plus pratique. Les moyens techniques existent en principe.

Les techniciens sont bien équipés pour réussir ces grands travaux. L'impulsion que le Dr Todt a donnée à l'économie électrique allemande leur offre la possibilité de faire leurs preuves. L'avenir nous dira si les autres pays d'Europe comprendront les raisons de ces dernières dispositions et si la nouvelle Europe, dans un sentiment nouveau de communauté, aura l'énergie d'en tirer la seule conclusion possible...

Les médecins viennent de constater

La conjonctivite granuleuse vaincue

La conjonctivite granuleuse, qui sévit sur la terre entière, et plus particulièrement en Asie centrale, compte désormais parmi les maladies évitables et guérissables, depuis que de nouveaux remèdes allemands viennent d'être employés pour la combattre. Jadis, dans d'innombrables cas, les malades étaient infailliblement voués à la cécité. Les cliniques européennes étaient déjà à même de combattre le fléau, mais l'emploi des sulfonamides contre les trachomes enlève tout caractère dangereux à l'affection. Le traitement est simple, bon marché et plus efficace que toutes les mesures prises jusqu'ici. Il est donc à supposer que, armé de ce remède, on pourra d'un jour à l'autre commencer une offensive de grande envergure contre la maladie dans les pays où elle sévit.



On se demande pourquoi certaines gens vont visiter un musée ou une exposition d'art. A en juger les apparences, ils l'ignorent eux-mêmes, car, dès qu'ils en ont franchi le seuil, ils ne savent plus que faire. Ils sont vite las de contempler les chefs-d'œuvre et, au fond, ils préféreraient s'en aller, seulement, l'entrée a été payée et il faut, autant que possible, profiter de son argent. Donc, dans un coin, particulièrement bien choisi, on se met à bâiller ou à lire, ce qui correspond parfaitement, n'est-ce-pas? au but réel d'une exposition!...

Qui ne les connaît pas?

Qui ne les connaît pas, ces gens collet monté? Il n'est pas de nation qui se puisse vanter de n'en point avoir. Le petit bourgeois, pédant et grave, vit aussi bien dans le hameau le plus reculé que dans la grande ville. Il est là, partout, obstacle horrifique dressé devant l'Idéal et la bonne volonté. Balzac partit en guerre contre lui, exposant dans des douzaines de romans tous ses ridicules et toutes ses pettesses; et, dans chaque pays, d'autres écrivains ont entrepris semblable croisade; mais tout a glissé sur la cuirasse d'indifférence du bonhomme, qui s'en est toujours tiré sain et sauf. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, il n'y aura pas de place pour lui dans la nouvelle Europe. Sa conception flegmatique de la vie, ses façons d'agir disparaîtront et, avec lui, sombrera, dans tous les pays, sa triste génération.

Mais un petit bourgeois, un vrai, qu'est-ce qui pourrait bien le toucher? Qu'il parte en voyage, qu'il visite une exposition de mode, c'est toujours la même chose! Il entraîne son atmosphère, il crée son ambiance et voilà comment il se sent partout chez lui. Puisque le ridicule ne l'a pas tué, il s'agit maintenant de le combattre...

Avec le chien Scyth, sur la route de l'exil...

à nous mener à Constantinople à bord d'un yacht à vapeur de 21 tonnes, dont l'Hélène était propriétaire.

Les marchands grecs entendent pousser l'herbe. Pourtant, Papandopoulo lui-même n'aurait su dire pourquoi ni sur quel front on combattait alors tant à Odessa que dans les environs.

Bref, les uns après les autres, au pas de course, nous arrivâmes au yacht, pendant qu'un torpilleur, relâchant dans le port, canonnait les rues et qu'un détachement de troupes grecques tirait sur un vapeur français qui, à bord, avait pris des réfugiés. Il se peut que les Grecs aient tiré en direction de la ville et que la panique à bord du vapeur ait été causée par des projectiles venant d'une autre direction. Mon père et moi, nerveux et maladroits, nous nous efforçons de dénouer les câbles qui amarraient le yacht au quai, pendant que le seul matelot qu'avait pu trouver M. Papandopoulo travaillait désespérément à faire monter la pression dans la machine. Ma mère, Olga et la gouvernante étaient descendues en tremblant dans l'entreport. Pendant que du vapeur voisin les gens, dans leur angoisse mortelle, sautaient par-dessus bord et se noyaient, ou, s'ils gagnaient la rive à la nage, tombaient immanquablement sous le feu d'une grêle de balles de toutes nationalités, le yacht sortait lentement du port et, à la vitesse d'un colimaçon, gagnait la pleine mer. M. Papandopoulo nous jurait ses grands dieux que son beau yacht était le meilleur bateau entre Odessa et Stamboul, où nous nous dirigeions directement. Malheureusement, il n'avait qu'un seul matelot et les tubes de la chaudière étaient rouillés et crevés. Au lieu de douze atmosphères de pression, c'est à peine si nous en avions quatre. Le temps était beau; la mer Noire s'efforçait de faire mentir sa réputation, notamment mauvaise. Unie comme un miroir et du plus beau bleu, sa surface s'étendait devant nous et ce n'était pas difficile d'éviter les mines que nous reconnaissions de loin. Mais la nuit, il fallait jeter l'ancre. Notre bateau était en trop mauvais état pour pouvoir maintenir son cap, même par vent moyen; nous devions lentement longer la côte. Si une tempête, redoutée dans ces parages, parce qu'elles éclatent subitement, nous surprenait, notre destin, inévitable, ne nous atteindrait pas parmi les mines et les masses d'eau. Echouer nous semblait encore un genre de mort préférable.

C'est un fait, vieux comme le monde, qu'après les affres souffrées en imagination, la réalité, comme pour se moquer, présente un dénouement absolument imprévu. Nous étions heureusement sortis saufs du feu des combattants à Odessa, du danger de voir exploser la chaudière en triste état de notre bateau; nous avions échappé aux champs de mines et à des situations hautement dramatiques, quand un malheureux filet de pêche s'enroula dans notre hélice; et la machine eut beau cracher, hoqueter, siffler, le bateau n'obéissait plus. Nous nous mimes à tourner en rond, au large de la ville roumaine de Sulina, à l'embouchure du Danube. Des pêcheurs, furieux et lancant des bordées d'injures, accoururent, plongèrent, menacèrent, mais nous avions déjà vécu trop d'aventures pour saisir le côté comique de cette situation. Finalement, notre unique matelot se montra un plongeur émérite. Pendant

que la pression tombait à zéro, il libéra l'hélice des liens que formait le filet. Mon père nous calma et dédommaga les pêcheurs irrités. De désespoir, Papandopoulo levait les mains vers le ciel qui se couvrait et annonçait le mauvais temps. Après avoir reçu un bon dédommagement, les pêcheurs abondaient en conseils. Tout le long de la côte, disaient-ils, des pêcheurs avaient tendu leurs filets. La mer devenait houleuse.

Nous avions à bord des cartes de navigation, mais ni mon père ni M. Papandopoulo, ni le matelot ne saisaient les lire. Il fallait renoncer à se rendre à Constantinople. Découragés, nous mimes le cap sur Sulina, tout en sachant bien que les Roumains considéraient ceux qui s'ensuyaient d'Odessa comme ressortissants des puissances centrales, et les internaient dans les camps de concentration du delta. Pendant que nous entrions lentement dans les eaux du fleuve, un vaisseau de haut bord nous croisa majestueusement. C'était le *Sicilia*, de la Compagnie italienne, à bord duquel nous étions revenus de Naples durant l'hiver qui avait précédé la guerre.

Mon père délibéra longuement avec M. Papandopoulo. Nous jetâmes l'ancre dans le port de Sulina à l'arrière du *Sicilia*.

M. Papandopoulo et son matelot, qui avaient des passeports grecs, transportèrent nos bagages à bord du *Sicilia*. Pendant ce temps-là, ma mère, Olga et la gouvernante se préparaient à se rendre à bord du bateau italien, à la faveur de la nuit qui n'allait pas tarder à venir, et sous la protection des deux Grecs. A l'arrière du yacht, mon père observait ce qui se passait. Il montrait un calme merveilleux et me fit remarquer que les douaniers roumains ne faisaient guère attention aux femmes et aux enfants. Ils concentraient leur vigilance sur les Allemands qui, des avant-postes des anciennes lignes du front victorieux, cherchaient à regagner leur patrie. Les hommes, les soldats qui retournaient chez eux, les prisonniers, voilà ce dont ils avaient à s'occuper. Les femmes, les enfants ? Vétilles que le vent de la catastrophe déchainée sur les peuples chassait devant lui et que l'on ne daignait pas voir, soit par courtoisie, soit par apathie orientale.

Une autre question était de savoir comment nous deux, mon père et moi, dont le premier poil poussait au menton, nous pourrions continuer notre route. M. Papandopoulo nous avait affirmé que le passeport de courrier ne nous servirait à rien, tout au contraire, car des sauf-conduits de cette sorte, il y en avait du côté de l'Asie plus que de mines flottantes entre Sébastopol et Stamboul.

De l'arrière du yacht, nous vimes nos femmes arriver à l'échelle du *Sicilia*, la gravir et monter sur le pont. Elles étaient sauvées. La nuit tombait. Dans un incroyable mélange de grec, de turc et de tartare, M. Papandopoulo nous donnait ses derniers conseils. « Le vapeur, disait-il, allait lever l'ancre dans quelques instants. » Nous devions sauter sur l'échelle à la dernière seconde, au moment où on allait la retirer. Au besoin, nous repousserions doucement le fonctionnaire roumain qui se trouvait au pied de l'échelle. Mais, pour l'amour de Dieu et celui d'Allah, il fallait bien se garder de le jeter à l'eau, car il serait écrasé entre le vapeur et le quai ou bien il serait happé par l'hélice. Le vapeur remontait le Danube jusqu'à Braila et Galatz. Au

<div style="position: absolute; top: 0; left: 0; width: 100%; height:

retour, il ferait route vers Constantinople. S'il arrivait un malheur, on viendrait se saisir de nous à bord, à Galatz...

L'écume se montrait déjà à la poupe du *Sicilia*. L'hélice commençait lentement à tourner. Des énormes bittes d'amarrage, les matelots détachaient les câbles. « Maintenant, mon garçon, dit mon père d'un ton ferme, prends tes jambes à ton cou. » Je me mis à courir. Scyth aboya derrière moi, il faillit me faire trébucher. Mon père, qui venait derrière, jurait : « Maudit animal ! » Moi-même, je détestai un instant mon brave Scyth, tant sa conduite me semblait peu raisonnable. Plus tard, je me suis bien souvent repenti de ce mouvement injuste. J'atteignis l'échelle sans encombre. En haut, deux matelots criaient : « Presto ! Presto ! » la main sur la rampe, pour relever d'un coup la passerelle.

Le *Sicilia* se mit en mouvement ; lentement, il se détacha du quai et entra dans le courant du fleuve. Je cherchai des yeux mon père. Un pied sur le bord du quai, l'autre sur la passerelle, il s'efforçait de secouer l'étreinte du fonctionnaire qui l'avait saisi par le bras. On voyait accourir des hommes en uniforme, policiers ou douaniers.

Tout cela se déroula avec la rapidité de l'éclair. Le fonctionnaire recula en chancelant et faillit tomber. Mon père avait retrouvé sa liberté de mouvements. Je devinai, plutôt que je ne le vis exactement, que Scyth s'était jeté sur le Roumain. Lorsqu'on nous tira sur le pont, mon brave Scyth était suspendu à l'extrême pointe de la passerelle brusquement relevée.

Cette fois, il n'avait pas mordu. Sa fine compréhension, que devraient lui envier toutes les créatures « déraison-

nables » qui lui déniennent la faculté de penser, la plus sage prudence l'avaient averti de ne pas mordre ; autrement, il risquerait de voir disparaître son ami avec le vapeur pendant qu'il s'efforcerait de disjoindre l'étau de ses mâchoires.

Il ne devait, du reste, pas endommager l'ennemi, mais seulement le rappeler doucement à la raison.

Aucun des mouvements de l'âme humaine n'était étranger à notre chien. Fier de son action, digne d'un héros, car l'audace jointe à la réflexion me semble être le propre du héros, Scyth fit à peine attention à nous, et cette fierté causa sa perte. Mais peut-être ai-je tort de le juger ainsi. Il se peut que, dans la foule des bagages qui s'entassaient sur le pont, il ait cherché sa maîtresse. Peut-être son flair lui avait-il dénoncé la présence de toutes sortes d'animaux dont les effluves lui chatouillaient le nez et obnubilaient sa raison. Quoi qu'il en soit, la queue relevée, il traversa le pont comme une flèche. On avait chargé des marchandises à Sulina et, par l'écouille d'arrière, on les avait descendues dans les flancs du bateau ; mais on n'avait pas encore refermé les panneaux. Les cris de la foule nous firent comprendre que Scyth avait disparu dans le trou béant et venait de tomber à fond de cale, d'une hauteur de trois étages. La cale était trop profonde, il y faisait trop sombre pour que l'on pût rien voir du chien.

Bien que nous fussions déjà au milieu du fleuve, les gens, des Orientaux, des Méridionaux, qui aiment le bruit n'étaient pas encore calmés. Ils bavardaient, riaient, blasphémaient dans une douzaine d'idiomes. Si, par miracle, Scyth vivait encore, il était impossible dans ce hourvari d'entendre son appel. Je vis que les gens de l'équipage se préparaient à faire tomber par l'écou-

tille une pile de sacs entassés sur le pont. Avec un flux de paroles, on déplorait le sort du « petit chien », mais personne ne songeait à aller le retirer de la cale. Sans cœur et brutes comme ils étaient, ils l'auraient enterré vif. Je possédais heureusement quelque argent, quelques précieux francs français, une fortune dans un pays où personne ne voulait entendre parler du rouble, et encore moins en recevoir en payement. Mes francs disparurent dans la patte d'un matelot dont je ne comprenais pas la langue. Ce que je bêdouillais était sans doute aussi pour lui du chinois ; mais il vit dans mes yeux des larmes dont, aujourd'hui encore, je n'ai pas honte. Il empocha tendrement l'argent, se suspendit à la poulie et se fit descendre dans la cale. Puis il remonta portant dans ses bras Scyth, sain et sauf. Le chien était tombé assez doucement sur des sacs de farine de maïs. A l'heure du danger, l'orgueil du vainqueur et la tentation des odeurs orientales l'avaient emporté sur sa présence d'esprit.

Personne ne le blâmera d'avoir aboyé ironiquement en apercevant le fonctionnaire auquel il avait joué un bon tour, quand nous repassâmes à Sulina, en venant de Galatz. La réponse du Roumain témoignait d'un souverain mépris. Il se contenta de cracher dans l'eau d'un air ennuyé.

Quinze jours plus tard, nous sillonnions les flots bleus de la Méditerranée. En débarquant à Naples, nous étions convaincus que peu de mois après nous pourrions retourner dans une Russie libérée. Nous ne nous doutions pas que nous aurions alors à vivre un second exode, une odyssée auprès de laquelle notre première fuite n'était qu'une joyeuse excursion d'été sur un beau lac.

(La fin au prochain numéro)

La technique présente :

Un nouveau procédé de fabrication des tonneaux

Dignes et ventrus, les tonneaux peuvent se flatter de traditions anciennes. C'est qu'ils possèdent de grands avantages : on peut facilement les rouler, les dresser sur champ, les tourner ; ils sont d'une solidité à toute épreuve. Tout cela résulte d'un travail pénible, de l'assemblage de douves séparées.

Une entreprise industrielle allemande vient d'expérimenter avec succès une nouvelle méthode de construction. Autour d'une forme résistante, les tonneaux sont formés d'étroites feuilles de bois enroulées, c'est-à-dire que l'on pose plusieurs couches l'une sur l'autre, selon le procédé usuel du contre-placage. En outre, ces couches diverses sont soumises à une pression de 125 atmosphères, après avoir été imprégnées de résine artificielle. On obtient alors une masse de bois, ferme, homogène et résistante. Les fonds et les traverses sont construits de la même manière. Les nouveaux tonneaux sont plus légers que les autres ; leur fabrication est plus rapide et demande moins de bois.

Un remède colonial contre la trichine

Un remède allemand, qu'on a employé uniquement jusqu'ici contre les maladies tropicales, vient de faire ses preuves contre l'infection de la trichine. On comptait généralement 30 % de cas mortels parmi les malades. Or, suivant un rapport du docteur Kruken, sur 38 hospitalisés pour trichine, on ne compte aucun décès, bien que des cas fort graves aient pu être constatés. Ainsi, pour la première fois, vient d'être employé un remède réellement efficace contre la trichine.

Tout comme l'œil humain

s'adapte à la vision lointaine ou à la vision rapprochée par une modification de la courbure du cristallin, l'objectif de l'appareil photographique doit être mis au point suivant les différentes distances qui séparent l'appareil du sujet. Cette mise au point se fait par déplacement de l'objectif en avant ou en arrière. Dans le **CONTAX** 24 x 36 mm. de Zeiss Ikon, l'appareil supérieur à tous les autres, l'objectif est accouplé à un télémètre optique à coin, d'un fonctionnement extrêmement précis et qui assure automatiquement une mise au point parfaite. Le télémètre et le viseur ne



Les trois éléments du succès : Appareil Zeiss Ikon, Objectif Zeiss, Film Zeiss Ikon.

Imprimés sur demande adressée aux représentants de Zeiss Ikon AG., Dresde :

Pour la France : "Ikonta" S.A.R.L., 18-20, rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe — en Suisse : Merck, Zurich, Bahnhofstr. 57 b — en Belgique : H. Niéraud, 14, rue Franklin, Bruxelles-Schaerbeek

comportent qu'une seule et même fenêtre. La visée et la mise au point constituent ainsi une seule et même opération. Les objectifs Sonnar-Zeiss à grande luminosité affranchissent l'amateur des difficultés que pourraient créer les conditions d'éclairage. La mise en place du film est simple, grâce à l'amovibilité du dos de l'appareil. L'obturateur à rideau métallique, résistant aux climats les plus rigoureux permet de travailler avec des temps de pose extrêmement courts, allant jusqu'au 1/1250 de seconde. Notices détaillées sur demande adressée à la Zeiss Ikon AG. Dresden (Allemagne).

Signal



Des
éléphants...
ça trompe énor-
mément!...

Cliché:
Seidenstücke